

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$8.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 37.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, laligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 9 SEPTEMBRE 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE de LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET CENT pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de nos jours. Celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif : il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

LES IMMUNITÉS

Si nos articles sur l'intervention du clergé dans les élections nous a attiré des reproches amers et des injures odieuses, elles nous ont valu, Dieu merci! des témoignages consolants de sympathies et d'approbation de la part de prêtres et de citoyens distingués. Un prêtre estimé, curé d'une grande paroisse, nous envoie avec une lettre, dans laquelle il nous approuve énergiquement, les lignes suivantes qu'il nous permet de publier :

Vous avez dit de rudes vérités au sujet des immunités. Il faut avouer franchement que le procès de Berthier vous en avait fourni une occasion distinguée. Ces messieurs, qui tiennent si fort aux immunités, semblent ne pas tenir également aux officialités : cependant, l'un ne doit pas aller sans l'autre, qui a fait lundi à fait mardi. L'Eglise a toujours détesté et détestera toujours la tyrannie, même quand elle veut revêtir les formes les plus saintes :

Ve soli.

M. LAVALLÉE ET L'INDUSTRIE SUCRIÈRE EN CANADA

Il y a quelques semaines, un ami que nous n'avions pas vu depuis dix ans, entra à notre bureau. Nous le reconnûmes facilement, car il n'avait pas changé. Il était tel que nous l'avions vu, lorsqu'il y a quinze ans, il revint des États-Unis où il avait fait plusieurs campagnes pendant la guerre entre le Sud et le Nord, et s'était fait en peu de temps une belle position dans l'armée du Nord. Il avait quelques milliers de piastres qu'il mit dans l'industrie, ne fut pas heureux et retourna aux États-Unis où il fut de tous les métiers même journaliste.

Envoyé en France, il y a quelques mois, par une maison de commerce américaine, il s'occupa de réaliser une idée qui le préoccupait depuis longtemps—l'établissement de manufactures de sucre de betterave au Canada.

Il étudia cette importante industrie, se mit en rapports avec quelques grands capitalistes de France, leur parla des avantages que le Canada offrait à la manufacture du sucre de betterave et produisit sur eux une si bonne impression qu'ils le chargèrent de venir en Canada pour voir si les cultivateurs consentiraient à fournir assez de betterave pour alimenter quatre ou cinq manufactures.

La maison Legru ne voulait pas déplacer ses capitaux et se donner la peine de les transporter en Canada sans y placer une dizaine de millions de francs.

M. Lavallée arrivait donc de France lorsqu'il vint nous faire visite. Quelques semaines plus tard, M. Hector Legru venait le rejoindre. La visite de M. Legru eut pour effet de décider les capitalistes français à fournir tous les capitaux nécessaires à l'entreprise, si on trouvait la quantité de betterave requise.

M. Lavallée se mit alors à l'œuvre. Il commença par Berthier où, puissamment aidé par M. Tranchemontagne son beau-frère, il réussit à trouver les 1000 arpents de terre en betterave nécessaires pour alimenter une manufacture.

L'élan est donné, à l'heure qu'il est, en quatre endroits différents, à Beauport, à la Longue-Pointe, à St-Jean et à Varennes, on s'organise pour profiter des avantages de la nouvelle industrie.

Depuis longtemps on parlait de la fabrication du sucre de betterave, on démontrait que cette industrie serait une source de richesse pour l'agriculture et le commerce. Ce ne sont pas les paroles qui manquent dans ce pays, mais les capitaux, l'énergie et l'expérience. M. Lavallée a trouvé le moyen de réaliser en quelques mois tous ces beaux rêves; il nous apporte les capitaux et le génie d'entreprise d'une des bonnes maisons de France.

Nous espérons qu'au moins notre population fera sa part dans le grand mouvement qui se fait, qu'on répondra à son appel et qu'on ne commettra pas la faute de tourner le dos à la fortune qui nous vient, surtout lorsqu'elle nous vient de la France.

Peut-on désirer un plus grand bonheur que celui de devoir son salut à la France.

A M. Lavallée et à tous ceux qui nous apportent de l'argent de la France, nous devons l'encouragement et la reconnaissance. Nous espérons que notre population ne prêterait pas l'oreille aux mauvais conseils qu'on pourrait lui donner, qu'elle se méfierait de ceux qui, par intérêt personnel ou par esprit de vengeance, voudraient empêcher ce qu'ils n'ont pu faire eux-mêmes.

L.-O. DAVID.

ÇA ET LÀ

Un malentendu nous oblige à remettre au prochain numéro un portrait et une notice biographique de M. Narcisse Valois.

* *

Le croira-t-on?... le Canada contribue annuellement autant qu'aucun autre pays du globe à grossir le nombre de la population des États-Unis. Un rapport du chef du bureau des statistiques à Washington, pour le mois de juin 1880, place le Canada au troisième degré de l'échelle descendante. Voyons :

Irlande.....	14,190
Allemagne.....	12,548
Canada	12,323

Nous venons après l'Irlande et l'Allemagne! L'Irlande en proie à la famine, l'Allemagne écrasée par les impôts et regorgeant de population, fournissent guère plus d'émigrés aux États-Unis que le Canada! Et notre pays est à peine défriché! Quel sujet de tristes réflexions!

* *

Nous apprenons avec plaisir que madame Defoy ouvre, ces jours-ci, sur la rue St-Hubert, de Montréal, une académie pour les jeunes demoiselles et les petits garçons et les petites filles. Ce sera une académie de choix qui ne peut manquer de prospérer sous la direction d'une personne aussi distinguée que madame Defoy. Madame Defoy, restée veuve il y a quelques années, avec six enfants, a cherché courageusement dans l'enseignement les moyens de faire vivre sa jeune famille.

Douée de grands talents, ayant une éducation des plus parfaites, elle a obtenu de grands succès.

S'étant décidée d'ouvrir une école publique, elle espère que l'encouragement du public ne lui fera pas défaut. Certes, s'il est des personnes qui méritent des sympathies, ce sont bien ces généreuses mères

de famille qui, ne comptant que sur leur énergie et leur travail pour élever et faire vivre leurs enfants, se consacrent aux pénibles fonctions de l'enseignement.

Et elles ont fait leurs preuves, ces personnes dévouées. On connaît l'excellente éducation, l'éducation pratique qu'elles donnent à nos enfants.

* *

Des jésuites français sont arrivés à Constantinople pour y ouvrir un collège. On lit à ce sujet dans le journal turc l'*Osmanli* :

C'est avec plaisir que nous les recevons chez nous. Quoique notre réputation de persécuteurs soit faite de longue date, on sait que c'est toujours en Turquie que les persécutés sont venus chercher et ont toujours trouvé, un asile sûr. Et si notre ignorance est crasse, comme on ne cesse de le répéter, eh bien! les jésuites nous rendront aussi savants qu'eux.

Nous profitons des miettes balayées de la table des peuples éclairés et libres.

Au banquet du progrès, ces peuples consomment tout et nous rien; contentons-nous de leurs miettes.

L'*Osmanli* est un organe qui prend, dit-on, son mot d'ordre à la Sublime-Porte. On voit par là que le Grand-Turc se montre, en cette circonstance, plus juste et plus généreux que de soi-disant chrétiens.

* *

A propos de la naissance d'un nouveau journal libéral à Toronto—le *World*—l'*Événement* fait quelques réflexions qui nous paraissent très justes. Nous croyons comme lui que le parti libéral ne reviendra pas au pouvoir en demandant simplement au peuple de revenir à l'ancien tarif. Dans le cas même où la protection ne produirait pas tout le bien promis, le peuple ne se déjugera pas sans qu'on lui offre quelque chose de mieux, sans un programme capable de l'enthousiasmer. Citons l'*Événement* :

Un nouveau journal publié à Toronto et qui s'intitule *journal libéral indépendant*, le *World*, jette un coup d'œil sur la situation du parti libéral. Il marque d'abord les fautes qui ont été commises. La plus grande, à son sens, c'est qu'au lieu d'admettre dans une mesure raisonnable la protection, le *Globe* et M. Mackenzie ont arboré en tête du parti le drapeau du libre-échange. Il aurait fallu faire des concessions opportunes au mouvement qui se faisait dans l'opinion en faveur de la protection, et ne pas s'enfermer pour le repousser dans des théories absolues.

Le *World* est d'avis que le parti libéral devrait revenir sur ses pas et opposer une protection mitigée au régime fiscal actuel. Cela serait assez raisonnable; mais il est bien tard, et ce qui suffit à vous conserver le pouvoir ne suffit pas à vous le rendre. Il faut un plus gros engin que cela pour faire remonter à un parti la pente au bas de laquelle il a glissé. On ne crée pas un grand mouvement populaire simplement à l'aide d'idées rétrospectives. Si le parti libéral n'a rien dans son sac que ce qu'il aurait dû y trouver en 1875, comment peut-il espérer être au niveau des besoins et des aspirations nouvelles de 1873? Il est louable de reconnaître ses erreurs; mais pour les réparer, l'initiative est nécessaire plutôt que le repentir.

Le programme du *World* est trop court; il manque d'étoffe et d'ampleur. Il n'est pas mauvais, mais il faudra que M. Blake y ajoute un fleuron, une cocarde, s'il veut rallier à lui une armée qui soit en état de contrebalancer les chances de celle que dirige sir John. Le passé est le passé, et le jugerait-on avec une clairvoyance admirable, il n'en reste pas moins indispensable de s'élever des souvenirs aux conceptions nouvelles. On n'obtient l'avenir qu'avec des idées d'avenir.

* *

Nous appelons l'attention de nos lecteurs, des cultivateurs en particulier, sur

l'excellent discours prononcé par M. Lesage, chef du département des travaux publics de Québec, à l'assemblée qui a eu lieu à Beauport, au sujet de l'établissement d'une manufacture de sucre de betterave :

Dernièrement, des capitalistes français qui se livraient chez eux à l'exploitation de cette industrie, ont résolu, en conséquence des taxes énormes qu'on leur fait payer en France, de traverser l'Atlantique et d'essayer d'implanter dans la province de Québec, où elle n'est pas taxée, la fabrication du sucre de betteraves. Ils ont l'intention, avec les capitaux considérables qu'ils possèdent, d'établir dans notre province quatre fabriques. Ils ont déjà réussi à Berthier en haut, où les cultivateurs se sont engagés à fournir la quantité requise de betterave. Ils ont ensuite jeté les yeux sur Québec et M. Lavallée dit que ces capitalistes demandent tout simplement que les cultivateurs du comté de Québec garantissent 1,000 arpents par année de betteraves à sucre pendant 12 ans.

Tous ceux qui cultivent les plantes sarclées savent que la culture de la betterave est très-avantageuse. La compagnie offre \$4 par tonne de 2,000 lbs., rendue à la fabrique. Or, le résultat des essais faits depuis 1875 démontre que le rendement moyen est de 16 tonnes à l'arpent et qu'il peut même atteindre 20 à 25 tonnes de 2,240 lbs. D'après ces calculs, la culture de chaque arpent rapporterait donc \$64, somme que les cultivateurs ne réalisent certainement pas en cultivant autre chose. Il a été de plus prouvé que la betterave canadienne contient au moins 1 par cent de substance saccharine de plus que la betterave française ou belge.

Il faut maintenant tenir compte de la pulpe, c'est-à-dire ce qui reste de la betterave après la fabrication du sucre, et qui constitue encore une nourriture de première classe pour les vaches.

M. Lesage communique à l'assemblée les renseignements suivants qui devront convaincre les cultivateurs :

En mettant entre chaque betterave une distance de 9 pouces, et entre chaque rang une distance de 16 pouces, on obtient 135 rangs de 240 betteraves chacun, soit 32,400 betteraves par arpent ou autant de livres de betteraves de 16 onces chacune.

Le rendement moyen en sucre, en France et en Belgique, est 6½ par cent. La moyenne générale des essais faits au Canada en 1876 a été de 7½ par cent, et en 1877 de 9 et une fraction.

La pulpe, c'est-à-dire ce qui reste de la betterave après la fabrication du sucre contient encore 22 par cent du poids primitif. Trois tonnes de pulpe égalent une tonne de foin.

Chaque tête de la population consomme par an 38 05 lbs. de sucre. Il a été importé en 1876, 163,971,518 lbs. de sucre dont la valeur était de \$6,009,783.

Dans un excellent article sur le progrès du catholicisme aux États-Unis, le *Courrier du Canada* dit :

En 1790, les catholiques n'étaient que 30,000, formant seulement 1/107e de la population totale ; en 1820, ils étaient 300,000, soit 1/32e de la population ; en 1840, ils sont 1,500,000 et représentent le 1/11e de la population ; en 1860, leur nombre s'élève à 4,500,000, et ils forment le 1/7e de la population ; en 1880, ils dépassent 7,000,000, ce qui, sur une population évaluée à 42 millions d'habitants, représente 1/6e du nombre total des habitants.

Les conversions sont très nombreuses dans les classes éclairées à New-York et à Baltimore, où il y a depuis longtemps une population catholique d'un niveau social très élevé. Au contraire, à Boston et dans toute la Nouvelle-Angleterre, le catholicisme présente aux préjugés aristocratiques des Irlandais et des Canadiens, et cela suffit pour arrêter bien des âmes timides ; dans les anciens états esclavagistes du Sud, c'est à peine si quelques rares conversions se produisent depuis que la fière aristocratie du pays a été si cruellement découronnée de sa domination.

La grande cause du développement du catholicisme et de sa progression relative est dans la fécondité des familles catholiques, et la disparition de plus en plus rapide des familles de la vieille souche américaine dans certaines parties du pays, notamment dans la Nouvelle-Angleterre. Ce phénomène si extraordinaire avait été signalé, dès 1865, par un voyageur français, observateur fort sagace, M. Rameau. Et depuis lors il a pris des proportions qui alarment les économistes et les hommes publics. Les familles de souche yankee n'ont plus en général qu'un ou deux enfants, et beaucoup n'en ont pas. Le fait a été constaté dans les rapports des statistiques du bureau du travail du Massachusetts. Il en est de même dans le Vermont, dans le Connecticut, dans le Rhode-Island, dans les États fondés par les *pilgrim fathers*.

Non-seulement dans ces États l'élément d'origine étrangère l'emporte peu à peu par suite de l'accroissement des familles irlandaises, allemandes, canadiennes, et de l'extinction d'un grand nombre de familles yankees, mais encore parmi les Américains d'origine, beaucoup vendent leurs terres pour aller à l'ouest, qui offre des éléments de prospérité agricole beaucoup plus grands avec ses terres vierges. Les petites fermes qu'ils abandonnent sont achetées par des Irlandais ou Allemands qui, habitués à vivre de peu et plus sobres dans la culture, savent tirer encore de ce sol appauvri de quoi à

faire vivre leurs familles. Une part importante de la propriété territoriale passe ainsi aux mains des émigrants et des catholiques. Ce phénomène social considérable est moins accentué dans le Vermont, le New-Hampshire et le Rhode-Island, mais il est très marqué dans le Connecticut et le Massachusetts, le plus important des États de cette région. On peut donc, sans trop de témérité, prévoir le jour où la Nouvelle-Angleterre sera un pays en majorité catholique. L'histoire offre bien peu d'exemples de pareils changements.

NOS GRAVURES

Candahar.—Cette ville dont on s'occupe tant en ce moment est avantageusement située au pied de la vallée de Tarnah, dans l'Afghanistan. Elle est entourée d'un mur d'une trentaine de pieds de hauteur et possède une population d'environ 60,000 âmes.

La nouvelle que le général Robert était entré à Candahar a produit une grande joie en Angleterre, car, depuis le massacre des troupes du général Brooke, on se demandait si Candahar où les soldats anglais qui avaient survécu étaient enfermés, pourrait tenir assez longtemps pour permettre aux secours d'arriver.

"L'Atalanta."—On a trouvé la pouline de ce navire naufragé, et notre gravure la représente telle qu'on l'a trouvée.

Le tournoi entre McKay, de la Nouvelle-Ecosse, et Conley, de Portland, a beaucoup intéressé les gens des provinces maritimes, mais leur homme a été battu par le Yankee.

Nous avons parlé, il y a quinze jours, de la visite de l'ex-impératrice des Français à Sainte-Hélène.

LA RÉPONSE DE M. DE FRONTENAC

UNE PAGE DE NOTRE HISTOIRE

La flotte anglaise parut en vue de Québec le 16 oct. au matin (1690). L'amiral Phipps détacha un officier pour sommer la place de se rendre. Cet officier fut reçu sur le rivage ; on lui banda les yeux, et, avant de le conduire au château, on le promena longtemps autour de la ville, comme si l'on eût circulé parmi des chausse-trapes, des chevaux de frise et des retranchements.

Les troupes faisaient pendant ce temps un grand bruit avec les armes et les canons, pour augmenter encore la surprise du parlementaire, car les Anglais croyaient la ville désarmée et hors d'état de se défendre. Aussi, lorsque le bandeau tomba de ses yeux, et qu'il se vit en présence du gouverneur, au milieu d'une salle remplie d'officiers, il resta confus et présenta sa sommation d'un air qui contrastait avec l'arrogance des termes qu'elle contenait. Il se remit cependant bientôt, tira sa montre, qu'il présenta à M. de Frontenac pour lui montrer qu'il était dix heures et dit qu'il désirait qu'on le renvoyât à onze heures précises avec la réponse.

L'amiral Phipps demandait que les habitants du Canada se livrassent à sa discrétion, et qu'en bon chrétien leur pardonnerait le passé.

Le gouverneur piqué du manque de convenance dans les termes de la sommation, répondit sur le même ton :

"Je ne vous ferai pas tant attendre ; dites à votre général que je ne connais pas le roi Guillaume ; que le prince d'Orange est un usurpateur, qui a violé les droits les plus sacrés du sang et de la religion en détrônant le roi son beau-père, que je ne connais en Angleterre d'autre souverain légitime que Jacques II ; que votre général n'a point dû être surpris des hostilités qu'il dit avoir été faites par les Français dans la colonie de Boston, quoiqu'il a dû s'attendre que le roi mon maître, ayant reçu sous sa protection le roi d'Angleterre, étant près de le placer sur le trône par la force de ses armes, comme j'en suis informé, m'ordonnerait de porter la guerre en ces contrées chez les peuples qui se seraient révoltés contre leur prince légitime. Quand votre général m'offrirait, ajouta-t-il, des conditions plus douces, croit-il que

si j'étais disposé à les accepter, tant de braves gens y voudraient consentir, et voudraient me conseiller de me fier à la parole d'un homme qui a violé la capitulation qu'il avait faite avec le gouverneur du Port Royal, d'un rebelle enfin, qui a manqué à la fidélité qu'il devait à son roi légitime, en oubliant tous les bienfaits qu'il en avait reçus, pour suivre le parti d'un prince qui se dit le libérateur de l'Angleterre et défenseur de la foi, tout en détruisant les lois et les privilèges du royaume, et en renversant la religion de l'État. C'est ce que la justice divine, que votre général réclame dans sa lettre, ne manquera pas de punir quelque jour sévèrement."

Le parlementaire demanda une réponse écrite.

"Allez, lui dit M. de Frontenac, je vais répondre à votre maître par la bouche de mes canons ; qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on fait sommer un homme comme moi."—(GARNEAU, Hist. du Canada.)

L'EXPOSITION

Les présidents des différents comités d'amusements de l'exposition, à leur dernière réunion, ont préparé un programme contenant des détails complets au sujet de l'organisation de ces fêtes, lequel sera imprimé immédiatement pour être distribué au public.

Les courses de chevaux auront lieu samedi le 18, et jeudi et vendredi, les 23 et 24 septembre. Ces courses surpasseront tout ce que l'on a vu à Montréal depuis longtemps.

Il a été décidé aussi que les différents corps de volontaires à Montréal feraient une grande procession aux flambeaux.

Parmi les objets d'intérêt qui seront offerts à la curiosité des visiteurs de notre Exposition, un des plus curieux sera à coup sûr un corps d'Indiens de Caughnawaga, hommes et femmes, dans le costume de leur tribu, lesquels exécuteront en bande les danses de la guerre, du maïs et du serpent.

Ils représenteront aussi la cérémonie d'un mariage indien, ainsi que d'autres coutumes anciennes de leur race. Ce sera une précieuse occasion pour ceux qui désirent étudier les vieilles mœurs sauvages de cette partie du continent.—*N.-Monde.*

LETTRE D'ITALIE

LE ROI, LES ATTENTATS A SA VIE, LA POLICE ET LES BRIGANDS.

TURIN, 4 août.

Il est vraiment étonnant que si, dans ce beau pays où fleurit l'orange, on laisse la politique de côté, on ne puisse s'occuper que de brigands et d'assassins ! Jusqu'à quand en sera-t-il ainsi ?

La famille royale est en ce moment à Turin, au milieu de ces braves Piémontais, qui ont pour la maison de Savoie une affection et un dévouement sans bornes. Lundi soir, quand le roi est arrivé ici et qu'il a vu, rangées en bon ordre devant la gare, les associations ouvrières, il a pu dire, en contemplant ces bonnes têtes joyeuses : "Je me trouve au milieu de mon peuple !" Je ne veux pas dire par là que dans le reste de l'Italie il ne soit pas aimé : non, Dieu m'en preserve, mais je veux dire que nulle part il ne se sent aussi en sûreté qu'en Piémont.

A Rome, quand Humbert doit sortir du Quirinal, on s'en aperçoit tout de suite au déploiement de force qu'on rencontre sur tout le parcours que doit suivre la voiture royale : ce ne sont que carabiniers, gardes de la sûreté publique, gardes municipaux et agents en bourgeois qui veillent sur l'auguste personne de Sa Majesté. Le roi doit-il voyager, c'est alors une autre affaire ! Sur toute la ligne du chemin voyez, presque à chaque poteau télégraphique, un factionnaire l'arme au pied : de sorte que le train file entre une double haie de soldats.

Humbert, comme tous ceux de sa mai-

son, est très courageux, et je vous assure que si cela ne tenait qu'à lui, il dirait à la police de s'occuper un peu moins de lui et de tourner plutôt son zèle vers les brigands qui commencent à infester plusieurs provinces.

Si la police prend toutes ces précautions, c'est apparemment parce qu'elle a de bonnes raisons pour cela. Humbert et la famille de Savoie sont très aimés en Italie, cela est incontestable ; mais il y a un groupe d'internationalistes qui se propose d'agir, et on sait par expérience qu'en Italie les assassinats politiques ne doivent pas étonner.

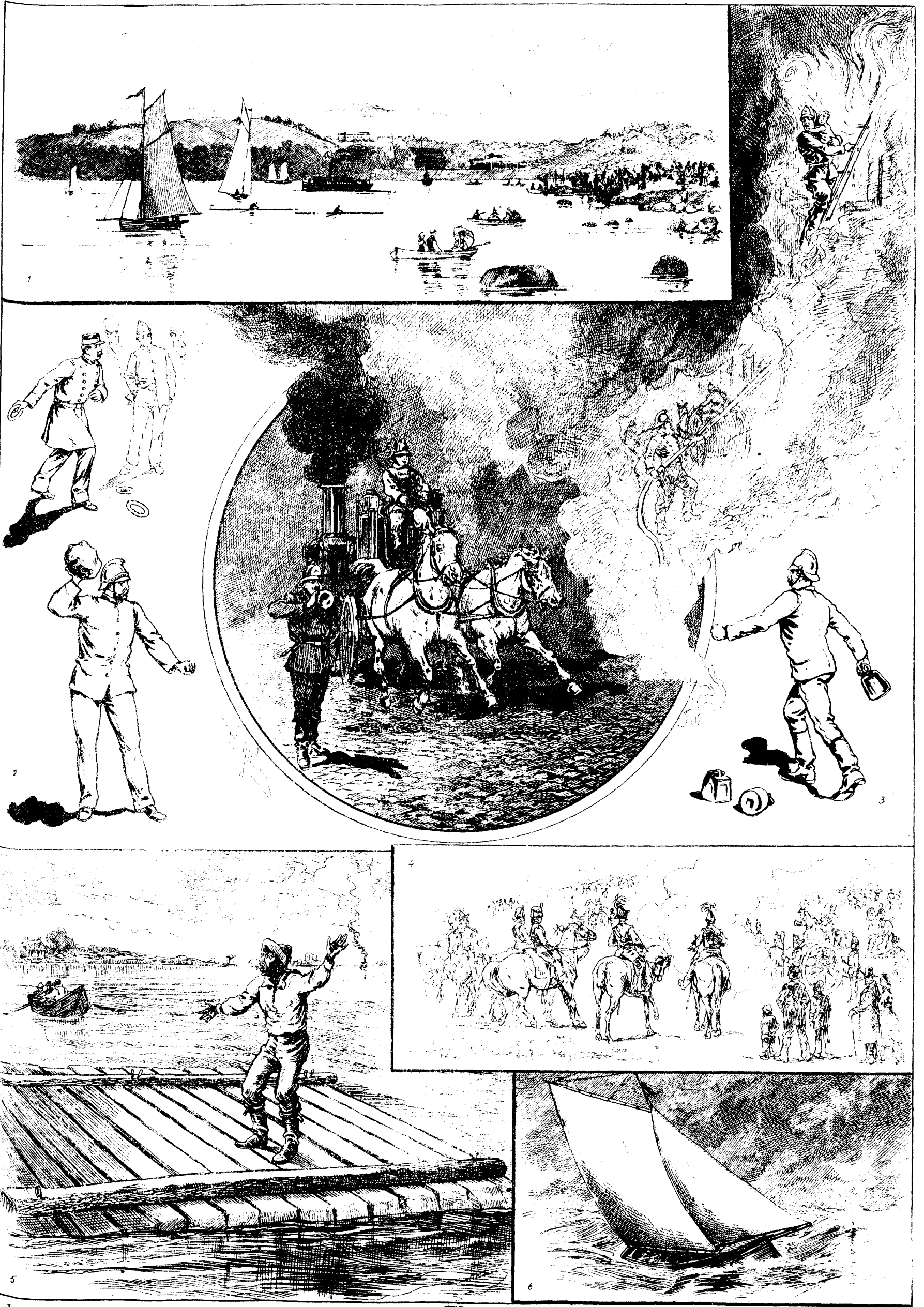
Aujourd'hui la police a acquis la certitude qu'on a voulu attenter à la vie du roi dans la nuit du 19 juillet, sur la ligne Rome-Naples, tandis que le roi se rendait auprès de la reine Marguerite. Ce fut le préfet de Foggia qui fut le premier informé de cette intention ; il en donna aussitôt avis au préfet de Naples à Rome. Celui-ci partit immédiatement et apprit par différents employés le long de la ligne que, depuis quelques jours, des individus suspects rôdaient dans les environs de la voie et faisaient toute sorte de demandes aux cantonniers. Il attendit le train royal à la station de Riardo, se présenta au général de Sonnaz, aide de camp de Sa Majesté, et le mit au courant de tout. Le roi dormait ; le général le réveilla et lui fit lire les dépêches. Humbert répondit qu'il n'y avait rien à craindre, et ordonna qu'on continuât le voyage : il fit monter ensuite son aide de camp et deux officiers d'ordonnance dans son wagon, et il fut décidé qu'on repousserait toute agression par la force. Mais, par précaution, on fit partir un autre train avant le train royal, qui arriva lui, à Naples, avec une heure de retard.

Un autre attentat devait avoir lieu il y a deux mois à Rome. Vous avez raconté l'histoire de cet individu qui eut la fantaisie de jeter des pierres contre les députés, à Montecitorio. Une des pierres, qui pesait un kilogramme et demi, faillit atteindre M. Baccarini, ministre des travaux publics. L'individu fut immédiatement arrêté et reconnu pour un certain Cordigliani, tailleur, natif de Velletri. On le fouilla et on le trouva possesseur de quatre lettres... en chiffres. Notre Cordigliani devenait intéressant. On voulut avoir la clef de ces chiffres, mais celui-ci prétendit avoir perdu l'alphabet, de manière qu'on ne put lire les lettres, mais en revanche on a réussi à faire parler Cordigliani et à obtenir de lui l'aveu de l'attentat.

Il a raconté qu'en 1876, il fit à Velletri la connaissance d'un étranger qui lui proposa une somme d'argent assez considérable s'il assassinait Victor-Emmanuel. Cordigliani hésita, puis refusa, mais il n'en entra pas moins dans la secte des internationalistes, et fut toujours en relations avec l'étranger qui habitait Turin.

En 1878 (Victor Emmanuel était mort) l'étranger se rendit de nouveau à Velletri et, moyennant une somme d'argent, réussit à faire consentir Cordigliani à attenter à la vie d'Humbert. Il fut résolu que le coup serait fait le 1er de l'an, le soir, quand le roi se serait rendu au théâtre Apollo pour la représentation de gala. Mais le roi ne sortit pas du Quirinal et l'attentat ne put avoir lieu.

Au mois de mai dernier, Cordigliani revint à Rome, bien décidé cette fois à faire le coup. Il alla chez un armurier de la rue Duc-Macelli—c'est Cordigliani qui parle—pour acheter un revolver, puis un beau jour il se posta à un coin du Corso pour guetter le passage du roi. Humbert passa en effet, mais chose étonnante, sa vue produisit une telle impression sur Cordigliani, que celui-ci renonça aussitôt à mettre son projet à exécution. Je ne sais si la police a prêté foi à la sensibilité de Cordigliani ; mais je vous garantis l'exactitude du fait : il m'a été communiqué dernièrement à Rome par une personne dont je ne puis douter. Cordigliani dit que l'aspect franc et loyal du monarque, sa façon courtoise de saluer lui firent penser qu'Humbert était trop bon pour être



1. LA COURSE MCKAY-CONLEY, DARTMOUTH, N. E.—D'après un Croquis par H. E. Twining—2 ET 3. ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA BRIGADE DU FEU DE MONTRÉAL—4. INSPECTION DE LA BATTERIE DE CAMPAGNE DE MONTRÉAL—5. RADEAU DANS LES RAPIDES DE LACHINE—6. RENVERSÉE PAR UN COUP DE VENT

LES EVENEMENTS DE LA SEMAINE

responsable des maux qui pèsent sur l'Italie.

Et la haine, ô prodige, se transforma aussitôt en sympathie ! Il ajoute qu'il avait décidé d'aller tout raconter à la police et de se mettre sous sa protection contre la vengeance de la secte ; puis, qu'il avait résolu de se suicider ; enfin, que n'ayant eu le courage de faire ni l'un ni l'autre, et craignant à chaque instant d'être assassiné par les siens, il chercha à se faire mettre en prison. Pour cela, il choisit le moyen de lancer des projectiles aux députés " qui sont la véritable et unique cause de la misère qui règne en Italie."

Et maintenant si je devais vous parler des bandes de brigands et des assassinats ayant un peu d'éclat, qui se commettent presque chaque jour, vous devriez me consacrer une autre colonne du journal pour en faire la simple énumération. Croyez que je n'exagère pas.

Une bande de brigands, composée de treize individus, à la tête de laquelle se trouve le fameux bandit Giordano, bat la campagne du côté de Frosinone et de Veroli, dans la province de Rome. Les habitants de la contrée sont dans la consternation : les carabiniers et la troupe envoyés à la chasse des brigands sont impuissants à les rassurer. On craint chaque jour que les brigands ne capturent quelques-uns des gros propriétaires de l'endroit. Ce que je vous dis pour Frosinone est vrai pour plusieurs provinces méridionales, où les bandes commencent à se former. Les journaux ne s'en occupent pas : ils y sont tellement habitués !

Il faut que je m'arrête, et je me réserve, d'ailleurs, de vous envoyer bientôt une lettre détaillée sur le brigandage en Italie.

GIORGIETTO.

27 ANS ENCHAINÉ

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de cet aliéné que son frère a tenu 27 ans séquestré, dans le comté de Berks, Etat de Pennsylvanie. Voici de nouveaux détails à ce sujet transmis de Reading :

On a rarement vu en cet Etat chose plus triste que la conduite dans l'asile du comté d'un homme de 55 ans, nommé Benjamin Zechler. Il avait pour tout vêtement un jupon de femme, et de sa jambe droite pendait une chaîne rouillée. Cet homme était resté enchaîné et enfermé dans un cabanon pendant 27 ans. Ces jours derniers, les directeurs des pauvres du comté de Berks ont été informés que le nommé Zechler, lunatique, était tenu enfermé par son frère dans une cabane repoussante de saleté, et soumis aux traitements les plus brutaux. En conséquence, un des directeurs des pauvres, accompagné d'un employé de l'asile et d'un juge de paix, s'est transporté dans le nord du comté de Berks pour faire une investigation. On les a guidés dans une région sauvage et désolée des montagnes Bleues, township d'Albany. Sur la propriété de Joseph Zechler, frère de l'aliéné, ils ont trouvé un petit bâtiment construit de fortes solives et n'ayant qu'une chambre. La porte d'entrée était étroite et fermée du dehors par une barre massive de chêne. Sous cette tanière était bâtie dans le roc une cheminée grossière, dans laquelle on faisait quelquefois du feu, afin que la chaleur pût pénétrer, à travers les crevasses du plancher, dans la cabane du prisonnier.

Les fonctionnaires ont été conduits au donjon par le frère de l'aliéné. Celui-ci, en entendant approcher des pas, s'est mis à frapper furieusement avec les points les parois de sa prison. La barre de la porte ayant été enlevée, on a vu un vieillard accroupi sur un lit d'ordures. Sa barbe, grise et hérissée, lui descendait jusqu'aux cuisses. Son corps nu était noir de saleté. Ses yeux brillaient comme ceux d'une bête fauve, et ses lèvres retroussées découvraient des dents noires serrées les unes contre les autres. Sur le plancher traînait une lourde chaîne dont un bout était attaché à une des jambes du maniaque nu. Sa longue détention l'avait rendu plus vi-

cieux qu'un bouledogue. Il était sauvage et violent. Les visiteurs ont essayé de le prendre par la douceur, mais autant eut valu essayer de calmer une hyène furieuse. Il vociférait sans discontinuer des jurons et des mots inintelligibles, et de ses poings noirs et osseux il frappait le plancher de sa prison. Les fonctionnaires se sont jetés ensemble sur lui avec la rapidité de l'éclair, et en rien de temps il a été terrassé et pourvu de menottes.

La chaîne était tellement rouillée qu'il a fallu la briser à coups de marteau. Le cercle de fer qui lui entourait la cheville a été scié par le forgeron de l'asile, après l'arrivée dans cette institution. En sortant de son donjon, l'infortuné a paru comme transporté dans un autre monde. Il y avait vingt-sept ans qu'il n'avait vu le soleil, qu'il était sans vêtements et qu'il n'avait pas été lavé ni rasé. Son frère dit qu'il lui donnait des aliments en abondance, en les jetant dans sa cellule comme à un animal.

Les murailles étaient noires d'ordures, et du plafond pendaient des toiles d'araignées et des nids de chauve-souris. Il n'y avait presque pas de ventilation, et la puanteur était insupportable.

On a essayé d'obtenir du pauvre diable qu'il racontât son histoire, mais sa raison est totalement éclipse, et il tient plus de la brute que de l'homme.

Il y a trente ans, c'était un jeune homme vigoureux et intelligent. Un jour de forte chaleur, il plongea tout suant dans un ruisseau glacé de la montagne. Après ce bain, son esprit se détraqua petit à petit.

A l'époque de la mort de son père, il était complètement fou. Son frère, à qui il répugnait de le mettre dans un asile d'aliénés, résolut de le garder jusqu'à sa mort qui, pensait-il, ne tarderait pas. Mais Benjamin a continué à vivre et a fini par devenir si violent, que son frère Joseph a construit la cabane dans laquelle il l'a tenu enchaîné 27 ans. Le prisonnier a dû endurer des souffrances inimaginables. Ses ongles longs et noirs ressemblaient aux griffes d'un ours. Ses doigts de pied, unis fermement ensemble par une épaisse couche d'ordure, avait l'aspect des pattes d'un animal. Arrivé à l'asile, il a été lavé à fond, mais il faudra des semaines pour bien le nettoyer. Sa longue barbe et ses cheveux ont été coupés, mais il a fallu l'attacher solidement pour cette opération.

Les médecins croient qu'il n'est pas impossible qu'il recouvre la raison, et comme il lui revient une somme considérable de l'héritage paternel, les soins ne lui manqueront pas.

On lit dans une correspondance européenne :

La vérité est que les gouvernements n'ont pas été sincères à l'égard du Saint-Siège ; on voulait tout obtenir et ne rien accorder. En Allemagne, on voulait séparer le parti du centre du Saint-Siège et les populations catholiques du parti du centre—en Belgique, on voulait jeter la division entre le Pape et les évêques—en France, on aurait voulu diviser les congrégations entre elles, pour séparer ensuite le Saint-Siège des congrégations, et les congrégations de l'épiscopat. Ce plan perfide n'a pas échappé à l'esprit pénétrant de Léon XIII ; ce Pape si conciliant est aujourd'hui obligé de se tenir sur la défensive, malgré son vif désir d'aller au devant des gouvernements et des peuples. Si les gouvernements avaient montré un peu de bonne volonté, ce Pape serait parvenu à rendre la paix aux consciences dans tous les pays du monde. Les gouvernements ne l'ont pas voulu ; ils se sont armés de prétentions inacceptables, et, devant ces prétentions, le Pontife suprême a dû penser à sauvegarder la dignité de la tiare, qui est 'au-dessus de toutes les couronnes, et—n'en déplaise à nos démagogues—bien au-dessus du bonnet hygien.

—M. Beudet, M. P. P., a obtenu une concession de 10,000 acres de terre dans le Saguenay, où il doit établir une colonie canadienne-française.

UN ROI ET UNE REINE

HOULGATE, 4 août.

Je viens de voir un vrai roi, une vraie reine, d'autant plus authentiques qu'ils sont dépouillés de tout l'apparat des cours et qu'aucun élément factice n'entre plus dans leur grandeur. Ils ne m'en ont pas paru diminués, tout au contraire ! Le malheur noblement supporté fait un piédestal plus élevé qu'un trône, et la dignité morale couronne plus majestueusement un front que le diadème !

C'est à Houlgate, sur un petit coin de plage normande, que j'ai rencontré ce simple et imposant spectacle, et j'en ai ressenti une impression si vive que je voudrais essayer de la communiquer au lecteur.

* *

Vous connaissez ce charmant bosquet de verdure étagé devant la mer qui s'appelle Houlgate-Beuzeval. De même qu'elle a deux noms, la commune se partage en deux groupes presque opposés : ici les républicains, dont les habitations occupent naturellement la montagne, avec MM. Foucher de Careil, Laurent Pichat, Hovelacque, Deschanel ; un peu plus bas, les autres, dont les chalets élégants cachent dans le feuillage les noms de Ludre et de Beauvau, de Briey et de Crisenoy, d'Aulan et de Rivière, de Coisnard et de Goselin, pour n'en citer que quelques-uns ; et entre les deux, dans une situation effacée, avec son architecture indécise, le chalet Fourtout, qui regarde mélancoliquement les flots.

Dimanche avait lieu la bénédiction d'une barque de pêcheur, et ces petites solennités sont toujours un événement pour les désœuvrés de la plage. Ce qui ajoutait à l'attrait de la cérémonie, c'est que le roi et la reine de Naples, en villégiature à Houlgate, avaient accepté, avec une grâce vraiment touchante, de servir de parrain et de marraine au pauvre pêcheur. L'infortune a de ces délicatesses. Aussi les curieux ne manquaient ils pas sur le sable. La barque était toute pavoisée, et au sommet du mât flottaient les pavillons d'Autriche et d'Espagne, unis aux couleurs siciliennes que le héros de Gaète a si vaillamment défendues.

A deux heures et demie arrive le vieux curé, avec le simple cortège de son église de campagne. Il a le front chauve, entouré de mèches blanchissantes, et c'est avec une palme verte enlevée à quelque arbuste du rivage qu'il jette poétiquement l'eau bénite à la coquille de noix bercée par l'Océan. A ce moment s'avancent, pour répondre aux prières, le parrain et la marraine, et tous les regards se tournent vers eux.

Le roi François II est tête nue. Il a le type bourbonien très prononcé. La taille est assez haute, la démarche aisée, la physiologie à la fois grave et douce. On sent que la bonté domine dans cette nature, où la fatalité des événements a voilé le sourire. Le sommet du front se dégarnit, bien que les cheveux soient encore noirs, et la barbe grisonnante achève, par sa disposition particulière, de donner au visage une certaine ressemblance avec la figure traditionnelle d'Henri IV.

La reine Marie, qui n'a guère que trente-six ans, paraît plus jeune encore. L'œil est lumineux, le teint clair, la physiologie expressive. Elle est brune, d'une taille souple et élancée, avec une attitude où se mélangent la distinction suprême et la grâce. Elle porte un costume en drap bleu de roi, avec un chapeau noir garni de plume noire, et elle tient à la main un gros bouquet.

Tous les fronts se découvrent par un mouvement de sympathie respectueuse, et j'ai vu l'instant où l'on allait crier avec enthousiasme : Vive le Roi ! comme dédommagement sans doute aux cris moins harmonieux dont le féroce La Vieille et ses honorables frères se disposent à fatiguer les échos de Cherbourg. Mais on s'est contenu, et le vieux prêtre a pu finir avec recueillement la modeste cérémonie. Seulement, à peine achevait-il sa dernière

bénédiction, que de joyeuses détonations éclataient dans l'air, comme pour fêter à la fois le nouvel esquisse qui prenait possession de l'onde et la princesse qui lui donnait le royale patronage de son nom.

Le ciel était pur, la mer bleue, l'horizon immense, et, par une sorte de mirage, à la place de ce tableau rustique dans une petite baie normande, je voyais, malgré moi, Naples sous le soleil, avec son golfe enchanteur, ses îles baignées de lumière, les palais, les flottes, la puissance et toute les splendeurs d'un rêve évanoui...

* *

On construit beaucoup à Houlgate, et les maisons à louer ne manquent pas. Mais l'ancien roi de Naples n'est pas riche, et, tandis que les tailleurs en vogue et les quincailliers parvenus étalent leur opulence dans de luxueux chalets, le descendant de Saint-Louis, trop pauvre pour s'accorder une habitation particulière, occupe modestement quelques chambres banales dans un coin d'hôtel !—Il n'a ni baignoire d'argent, ni cuisinier raffiné, ni fringants équipages. Quand il portait la couronne, estimant qu'on est roi pour les autres et non pour soi, il eut la naïveté de prendre aucun souci de sa fortune. On ne le vit acheter ni forêts, ni hôtels, ni chalets ; il ne plaça rien à la caisse d'épargne ou à l'étranger ; de sorte qu'au lendemain de sa chute imméritée, il ne se trouvait pas même un gîte où reposer sa tête ! D'autres seront mieux nantis quand ils tomberont du pouvoir, et, pratiquant avec cynisme le conseil du prince de Bismarck : *Beati possidente!* ils se ménagent d'amples consolations pour l'avenir.

Cicéron disait de Verrès : Il est entré pauvre dans une province riche, et il en est sorti riche en la laissant pauvre.—N'est-ce pas la devise de certains gouvernements ?—François II n'a emporté que l'honneur, qui consolait son chevaleresque aïeul dans la tour de Madrid, et qui suffit à dédommager de tout les âmes fières. La vraie dignité est dans l'homme, non dans ce qui l'entoure, et tel proscrit sera toujours plus grand dans l'abandon que son proscriteur sur le trône.

Le roi et la reine sont à l'hôtel sous le nom de duc et duchesse de Castro. Ils ne reçoivent personne, en étant néanmoins très touchés du témoignage de déférence que leur donnent les nombreux visiteurs qui viennent s'inscrire à leur porte.

C'est ici que se retrouverait l'auteur des *Rois en exil*, en détaillant d'une plume minutieuse le tableau de cette royale détresse.

On arrive à l'appartement du roi par l'escalier commun où s'entrecroisent les domestiques affairés, les colis qui montent ou descendent, les enfants tapageurs qui courent à la plage ; et au premier, sur une table boiteuse, où quelques bottines languissent près de vaisselle ébréchée, un registre est ouvert pour recevoir les signatures. C'est là qu'avec une plume d'autruche on s'inscrit chez le petit-fils de Louis XIV. Le nom au-dessous duquel je trace le mien est celui de Mme la comtesse de La Ferronnays, qu'on ne s'étonne pas de trouver fidèle au malheur et à l'exil.

Quel contraste entre les souvenirs éblouissants de la Maison de Bourbon et cette antichambre d'hôtel où les vulgarités de la vie humilient partout le regard ! Sans doute, les rois n'échappent pas plus que les autres hommes aux nécessités prosaïques de l'existence, mais la misère en est dissimulée par les splendeurs des palais, tandis que le cœur saigne de voir la sœur de l'impératrice d'Autriche et son auguste compagnon d'infortune réduits à cette pauvreté navrante !

Mais, d'autre part, de quelle admiration respectueuse n'est-on pas saisi pour la grandeur d'âme capable d'accepter ainsi les déchéances humaines ; de pardonner aux traîtres, aux spoliateurs et aux ingrats ; d'embrasser le renoncement et les devoirs austères, et d'attendre avec une sérénité tranquille, en dehors de toute conspiration comme de toute intrigue, les arrêts mystérieux de la Providence ! Il y a là des vertus sublimes qui rapetissent singulièrement les ambitieux rapaces et les aventu-

riens méprisables que les révolutions font trop souvent nos maîtres !

* *

La reine prend chaque jour un bain, puis fait de longues promenades à travers ces chemins verdoyants et ombragés de la Normandie, ou sans doute la poésie de la nature lui fait oublier un instant les tristesses de la politique. Passionnée pour le cheval comme sa sœur de Vienne, elle court au galop des heures entières, sans souci du vent ni du soleil, ne voyant que la mer et les horizons sans fin au bout desquels semble poindre l'espérance. Pendant ce temps, le roi s'égarait à pied dans la campagne, en causant avec un de ses anciens lieutenants, le comte de LaTour, gentilhomme italien d'origine française, demeuré seul près de lui, ou bien il lit silencieusement sous quelque tente isolée de la plage. Désireux de solitude, il se tient à l'écart de toutes les réunions et remercie les baigneurs de respecter sa liberté.

J'ai eu cependant l'honneur d'une audience particulière ; le roi et la reine ont daigné m'accorder ensemble cette faveur rare, et si le poète a pu dire que certaines majestés ont besoin de l'éloignement, je puis assurer que celle des nobles exilés n'est pas diminuée par l'intimité de l'accueil.

Le roi parle avec une grande aisance la langue française, dont les délicatesses même ne lui échappent pas, et il sait plaquer avec bonheur les nombreux souvenirs que met à sa disposition une heureuse mémoire. Il évite de s'entretenir des choses de la politique courante, et s'exprime sur le compte des hommes avec une modération et une bienveillance pleines de courtoisie. Comme je lui rappelais qu'il m'avait fait l'honneur de m'envoyer jadis de Giète même le brevet de ses ordres, il me dit avec un sourire doux et triste :

— Si la fortune ne m'a pas été propice à cette époque, elle a, depuis, été plus rigoureuse encore pour d'autres... C'est le secret de Dieu !

La reine parle également bien le français, mais avec une légère nuance étrangère, et un peu moins de facilité que le roi. Ses questions trahissent les préoccupations les plus élevées, et on devine, en l'écoutant, qu'elle a la passion de toutes les nobles choses. Elle garde un profond souvenir d'une visite que lui fit jadis à Rome Mgr Dupanloup, et des paroles émues par lesquelles l'illustre évêque cherchait à consoler son infortune.

La reine a perdu naguère une fille. Depuis, aucun enfant n'est venu resserrer son union, mais le ménage royal n'en est pas moins tendre, et quand on le voit passer discrètement sous les ombrages, comme s'il voulait se faire oublier, on s'écarte avec une sympathie respectueuse, en murmurant tout bas : Qui donc serait plus digne de l'affection d'un peuple ?

PH. DE GRANDLIEU.

Faites en l'essai.—Durant plusieurs années j'ai souffert de maux de reins, de la pierre, etc ; mon sang était vicié, j'étais abattu et incapable de travailler ; j'avais de la peine à marcher et j'étais comme un vieillard décrépité. Je n'ai trouvé aucun remède pour me soulager si ce n'est les Amers de Houblon et depuis que j'en ai fait usage je suis parfaitement rétabli. Je ne souffre plus du mal de reins ni de la pierre et aujourd'hui je suis aussi fort qu'un homme de 30 ans bien que je sois âgé de 72 ans. Je suis convaincu que ce remède aura le même effet pour les personnes de mon âge. Il vaut la peine d'en faire l'essai. — UN PÈRE DE FAMILLE.

Le Remède du Père Mathieu

Généril l'intempérance d'une manière prompt et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un fibrifuge, un tonique et un astringent ; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir immodéré de boire ; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée paralyse presque tous les jours, et enfin en même temps le système nerveux. — Le lendemain d'une orgie, une seule cueillérée à thé de cette préparation fera disparaître toute dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix : 1 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada,

S. LACHANCE, Pharmacien
446, rue Ste-Catherine Montréal.

UN HISTOIRE DE MA JEUNESSE PAR UN VIEUX TROUPIER

Il y avait dans une compagnie un petit jeune homme qui était entré au service l'année d'avant, et qui m'intéressait parce qu'il avait l'air malheureux. Il était bon enfant, doux comme un agneau, pas que relleux du tout ; mais, dame ! il était comme presque tous les jeunes conscrits qui arrivent du village : ce n'est pas méchant, mais c'est faible, faible, qu'une puce les ferait reculer en leur montrant ses cornes. N'allez pas croire, au moins, que ces garçons-là n'aient pas de cœur et qu'ils aient peur quand il s'agit de se battre ! Le soldat français endosse le courage avec l'uniforme, et jamais on ne l'a vu reculer sur un champ de bataille. Mais c'est vrai qu'il est moins brave quand il s'agit de Dieu que quand il s'agit de son pays ; et, le plus souvent, celui qui avalerait sans sourciller un coup de baïonnette, n'ose pas braver un coup de langue. C'est que ça mord tout autant et c'est plus difficile à parer.

Pour lors donc, je m'intéressais à ce jeune homme ; je voyais qu'il était chrétien dans le fond, et je tâchais de lui donner un peu de courage ; je lui faisais de beaux raisonnements pour lui montrer qu'il était aussi honteux de mentir à sa conscience, par respect humain, que d'abandonner son drapeau ; que ceux qui le détournent de ses devoirs par leurs railleries, se moquent de lui derrière son dos, et qu'ils l'estimaient d'autant moins qu'il osait moins leur résister. J'avais beau dire, c'était comme si je chantais : et, au fait, les raisonnements n'ont jamais converti personne, excepté quand le bon Dieu se met de la partie. Heureusement qu'il s'en mit pour moi pauvre camarade, comme vous allez voir tout à l'heure.

En attendant, voyant que mes paroles ne profitaient guère, je ne lui disais rien. Je me contentais de lui témoigner de l'amitié et de le suivre de l'œil, et je le voyais qui dégingolait, tous les jours, que c'était pitié ! Qu'il y ait des gens qui prennent ainsi plaisir à corrompre et à perdre de pauvres enfants sans force et sans défense, c'est vraiment ignoble.....

D'abord, à son arrivée au régiment, il avait voulu dire ses prières dans son lit ; mais un camarade l'avait aperçu, s'était moqué de lui, et il avait bien vite renoncé son signe de croix. Une autre fois, il avait été surpris, un dimanche, en flageolet délit de messe. A partir de ce moment-là, plus de dimanche, plus de messe, plus d'église ; il n'y avait point remis les pieds. C'est lui-même qui m'a raconté tout cela depuis. Une autre fois encore, on l'avait mené au cabaret, et, quoiqu'il n'aimât pas à boire, il s'était grisé uniquement pour faire comme les autres. Enfin, il était devenu un franc mauvais sujet, et la salle de police commençait à jouer un joli petit rôle dans ses états de service....

Et pourtant je me disais toujours à part moi : " Il y a du bon dans ce garçon-là ; le cœur n'est pas gâté, la foi y est encore, et le bon Dieu en a ramené de plus mauvais que lui."

Un soir, c'était un jour de fête, j'allais à Notre-Dame-des-Victoires ; c'est une église près du Palais-Royal, à Paris, où se tient cette fameuse archiconfrérie de la sainte Vierge, qui prie pour la conversion des pécheurs et qui s'étend quasi sur toute la terre ; une pauvre petite église, sans apparence, qui est cachée au milieu d'un pâté de maisons, mais que le bon Dieu connaît bien, je vous en réponds, et que tous les bons chrétiens connaissent bien aussi. Je traversais les galeries du Palais-Royal, quand voilà que j'aperçois mon garçon qui flânait et qui regardait les boutiques. Je vais à lui, et je lui demande ce qu'il fait là.

— Ma foi ! qu'il me répond, je m'ennuie. J'avais une permission de spectacle pour ce soir ; je devais y aller avec un camarade, mais il ne peut y venir ; et, comme ça m'embête d'aller rire tout seul, je ne sais que faire de ma soirée....

— Viens avec moi, je lui dis en riant. Je vais aussi à un spectacle, et je te promets que tu y auras de l'agrément.

— Et où vas-tu ?

— A Notre-Dame-des-Victoires.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Notre-Dame-des-Victoires ?

— Viens-y et tu le sauras.

— C'est une église, n'est-ce pas ?

— Eh bien, oui, c'est une église. Tu y allais bien tous les dimanches quand tu étais au village ; pourquoi, à Paris, n'y voudrais-tu pas aller une fois en passant ?

— Non, me dit-il ; vois-tu, il y a trop longtemps que je n'y suis allé ; je ne sais plus seulement mon *Pater*. Vas-y si ça te fait plaisir, je ne t'en empêche pas, et je trouve même que tu fais bien ; mais, pour moi, je n'irai pas ! non, je ne veux pas y aller !...

Je tâchai de le faire changer d'idée, et je vis bien qu'il était ébranlé ; mais je ne pus achever de le décider, et, lui ayant souhaité bien du plaisir, je continuai mon chemin. Seulement, je marchais doucement et je tournais souvent la tête, parce que je voyais qu'il me suivait de loin et qu'il semblait avoir envie de me rattraper. Enfin, je m'arrêtai devant une boutique pour l'attendre, et quand il fut près de moi :

— Voyons, que je lui dis, ne fais pas la bête. Tu voudrais venir avec moi, et tu n'oses pas me le dire ?

Et comme il ne répondait pas :

— Allons, ajoutai-je, en avant, marche ! et à Notre-Dame-des-Victoires ; ne vois-tu pas, rien qu'au nom, que c'est l'église des soldats !

Je le pris par-dessous le bras ; il se laissa faire, et nous arrivâmes sans parler à la porte de l'église. Nous entrons, et voilà d'abord mon garçon tout étonné de voir le chœur tout rempli d'hommes, jeunes gens à moustaches et vieillards à cheveux gris.

— Comment ! me dit-il à voix basse, à Paris même il y a tant d'hommes que cela dans les églises ?

— Est-ce que tu crois, que je lui réponds, que le bon Dieu n'a pas fait les Parisiens tout comme les autres ?

L'église était remplie de fidèles ; l'office n'était pas encore commencé, et le silence de la prière était partout. Des cierges, des lampes éclairaient l'assemblée, dont aucun bruit ne troublait le profond recueillement. Moi, je priais comme tout le monde.

— Quel est ce vieux prêtre qui a l'air si vénérable et qui monte en chaire ? me demanda tout à coup mon camarade en me poussant le coude.

Je levai les yeux.

— C'est un missionnaire, lui répondis-je tout bas ; il est actuellement curé de l'Archiconfrérie. Je te dirai son nom tout à l'heure ; pour le moment il va parler, écoutons-le....

Tandis qu'il prêchait, je lorgnais de côté mon camarade, qui changeait à vue d'œil. Il était évidemment très-ému ; il ne quittait pas des yeux le prédicateur, dont la voix solennelle et touchante, tremblante, semblait entrer jusqu'au fond de son cœur... Quand il eut cessé de parler :

— Tu vois bien, que je dis, ce prêtre que tu as si bien écouté ? eh bien ! c'est un ancien militaire.

— Lui ? pas possible !

— Comme je te dis, il a quitté l'uniforme pour la soutane ; et, après avoir servi son pays comme un brave officier, il s'est enrôlé dans l'armée du bon Dieu. Qu'on dise, après cela, que la religion n'est pas faite pour nous, et qu'elle est bonne seulement pour les femmes.

Mon camarade était de plus en plus agité. Toutes ses idées, tous ses sentiments d'autrefois lui revenaient sans doute dans le cœur, et je me disais en même temps : Bon ! voilà Dieu qui frappe à la porte, et je crois bien qu'il ne va pas tarder à entrer.

On commence les litanies de la Vierge, cette belle et simple prière où il y a une place et consolation pour toutes les misères, pour toutes les douleurs.

Il se mit à genoux, ce qu'il n'avait pas encore fait. Je vis au mouvement de ses lèvres qu'il priait, et, quand on arriva à ces mots admirables : *Refugium peccatorum, ora pro nobis*, " refuge des pécheurs,

priez pour nous," quand il les entendit répéter trois fois sur un ton suppliant par l'assemblée tout entière, ma foi ! il n'y tint plus ; ses yeux se remplirent de larmes. C'était fini, il était converti, et je me dis toujours à part moi : Voilà un gaillard qui, demain, vaudra cent fois mieux que moi, si la chose n'est déjà faite à l'heure qu'il est.

L'office fini, tout le monde se leva pour partir, et la foule des fidèles s'écoula lentement. Lui restait toujours à prier. Enfin, voyant que nous étions tous les deux seuls et qu'on allait éteindre les lampes, je lui touchai le bras et lui dis :

— Il faut nous en aller, on va fermer les portes de l'église.

Il releva la tête :

— Déjà ! me dit-il avec étonnement.

Déjà, excusez ! comme il y allait, le gaillard ! il y avait près de deux heures que nous étions à l'église ! mais c'est toujours ainsi. Ces enfants prodiges sont les chéris du bon Dieu.

Il faut avouer aussi, pour être juste, que le camarade avait un rude ariéré à solder. Enfin, pour une raison ou pour une autre, c'était comme cela.

Nous sortons de l'église ; il n'y avait plus personne sur la place : voilà qu'il se jette à mon cou, qu'il m'embrasse en me remerciant, en m'appelant son sauveur, son seul ami, que sais-je ? un tas de choses qui me faisaient venir la larme à l'œil.

— Eh bien ! que je lui dis, t'avais-je trompé en te promettant que je te ferais passer une bonne soirée ?

— Certes, ami, elle est bonne, me répondit-il, je m'en souviendrai toute ma vie ! Tu ne saurais croire, vois-tu, quel effet ont produit en moi la voix et les paroles du vieux prêtre ; j'en suis encore tout ému.

— Ce n'est pas étonnant, lui répondis-je. Je t'ai déjà dit que c'était un ancien officier. Il est tout simple qu'un soldat obéisse à la voix d'un capitaine....

Le lendemain, je le menai à une de ces écoles de soldats qui font tant de bien à l'armée. Il y trouva ce qu'il voulait, un prêtre, tout dévoué aux soldats, des amis, l'instruction, de bons exemples ; et depuis ce moment-là il ne bronche plus. Pas un jour de salle de police, pas un jour de consigne, pas une visite au cabaret, rien ! Il devint le meilleur soldat du régiment.

Après avoir fini son temps il est retourné au pays ; il s'y est marié, et il y est encore le modèle de tous les braves gens.

Quelqu'un s'adressant à Guibollard, en lui montrant un vieux nègre frappé de cécité :

— Le pauvre homme, il est aveugle !

— Oui, répondit Guibollard ; mais, du moins, il ne sait pas qu'il est nègre !

* *

Il y a un commencement à tout. La fille de Mme Tata (3 ou 4 ans), entre chez un coiffeur.

— Je voudrais des cheveux, lui dit-elle.

Le coiffeur étonné :

— Ah ! et pour combien, mon enfant ?

— J'en voudrais.... pour un sou !

* *

Appréciation littéraire. On parlait d'un romancier connu que quelqu'un n'admirait pas sans réserves.

— Avouez au moins, dit un enthousiaste, qu'il y a chez lui un souffle puissant !

— Hum.... oui.... une haleine très forte.

* *

Après dîner : Un libre penseur, à une sœur de charité que sa femme malade a fait appeler auprès d'elle :

— Pa' de rhum ! Bas de cognac !

La sœur étonnée.

— Non, monsieur.

— Et vous ne fumez pas ?

* *

Le maire avait fait interdire la vente à Cherbourg de la chanson : *Le voilà ! Gambetta !* sur l'air de *Fahrbach* ; mais les mécontents — il y en a toujours — ont entonné, sur le parcours du cortège, l'hymne des Trois Présidents.

Le voilà,

Gambetta

Ah ! ah ! ah !

Le voici,

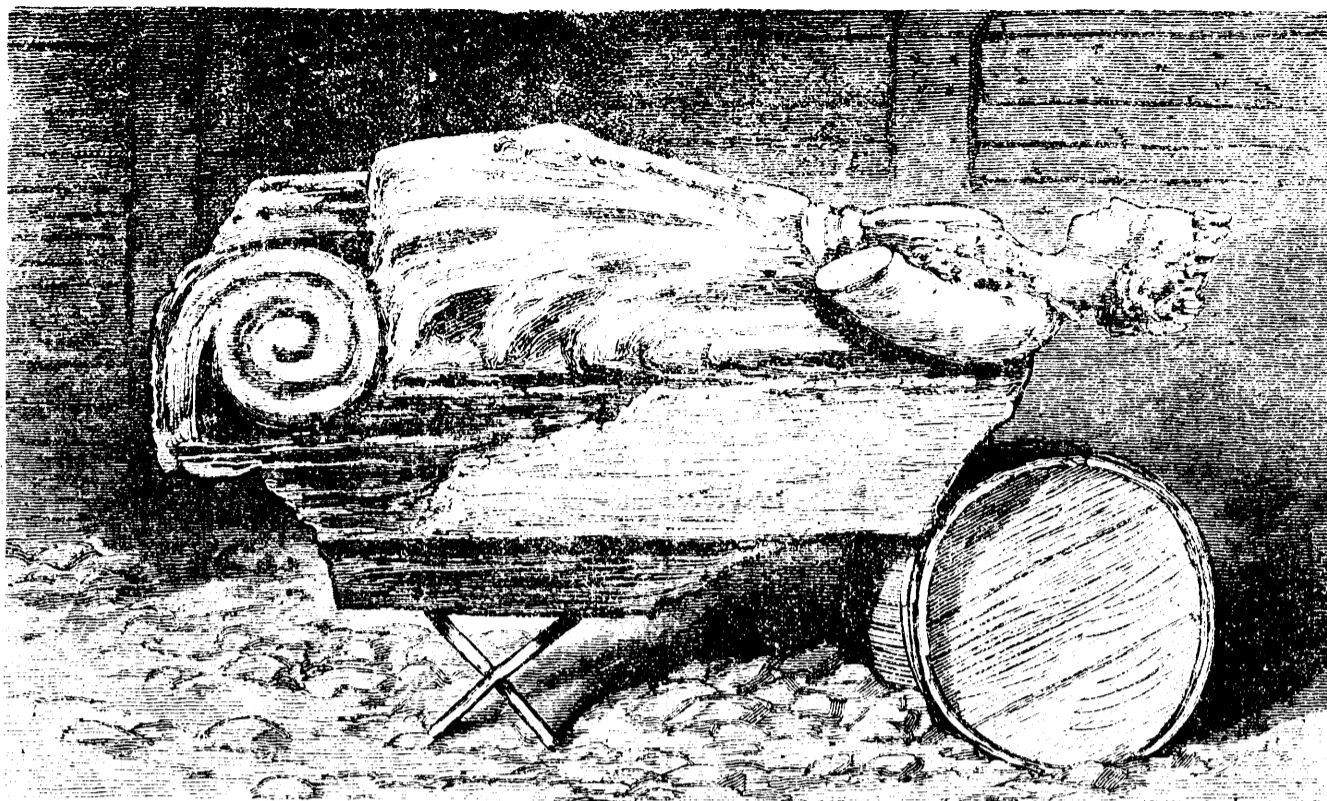
M'sieur Grévy

Hi ! hi ! hi !

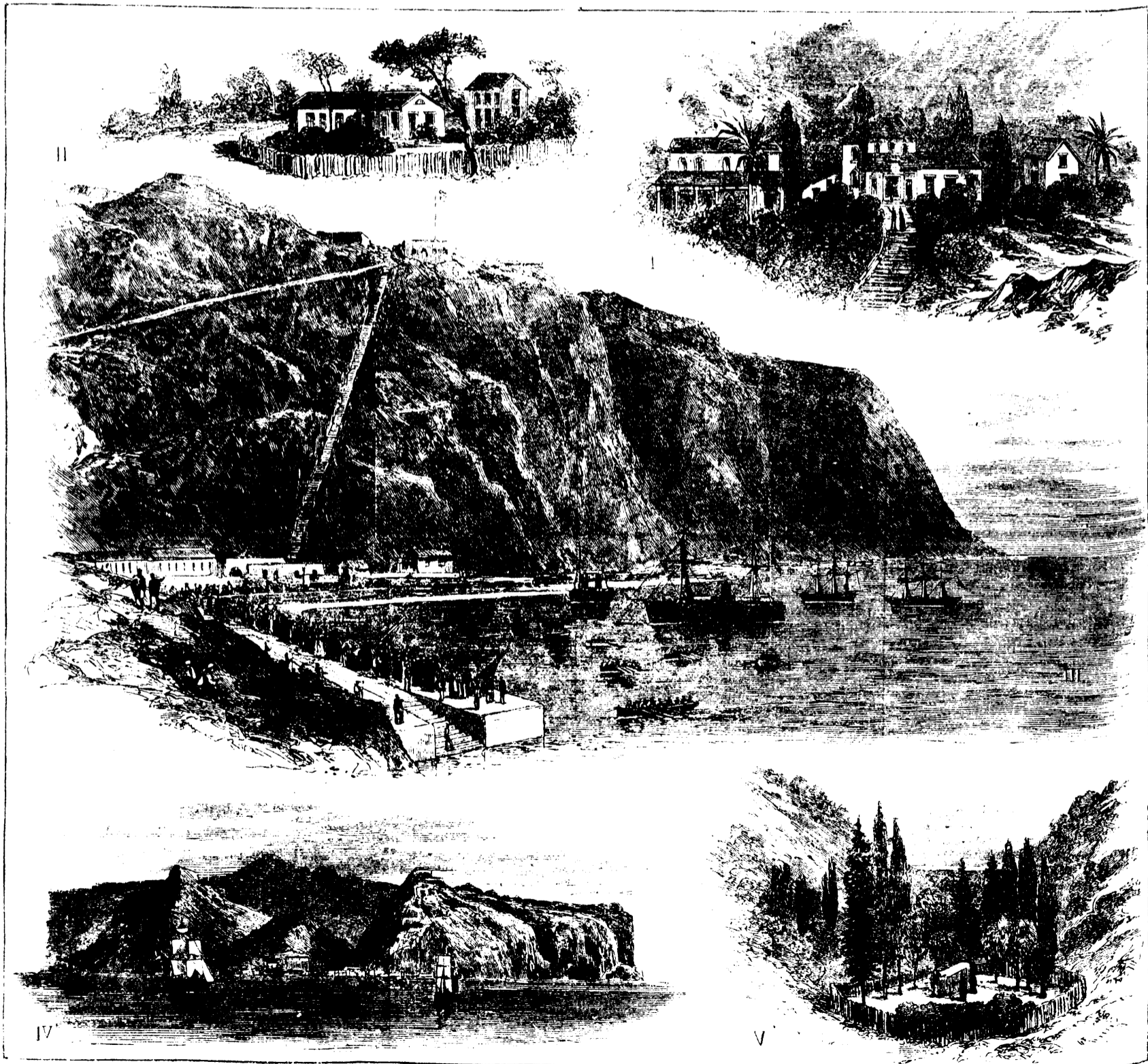
V'là ce que c'est

Qu' Léon Say

Eh ! eh ! eh !

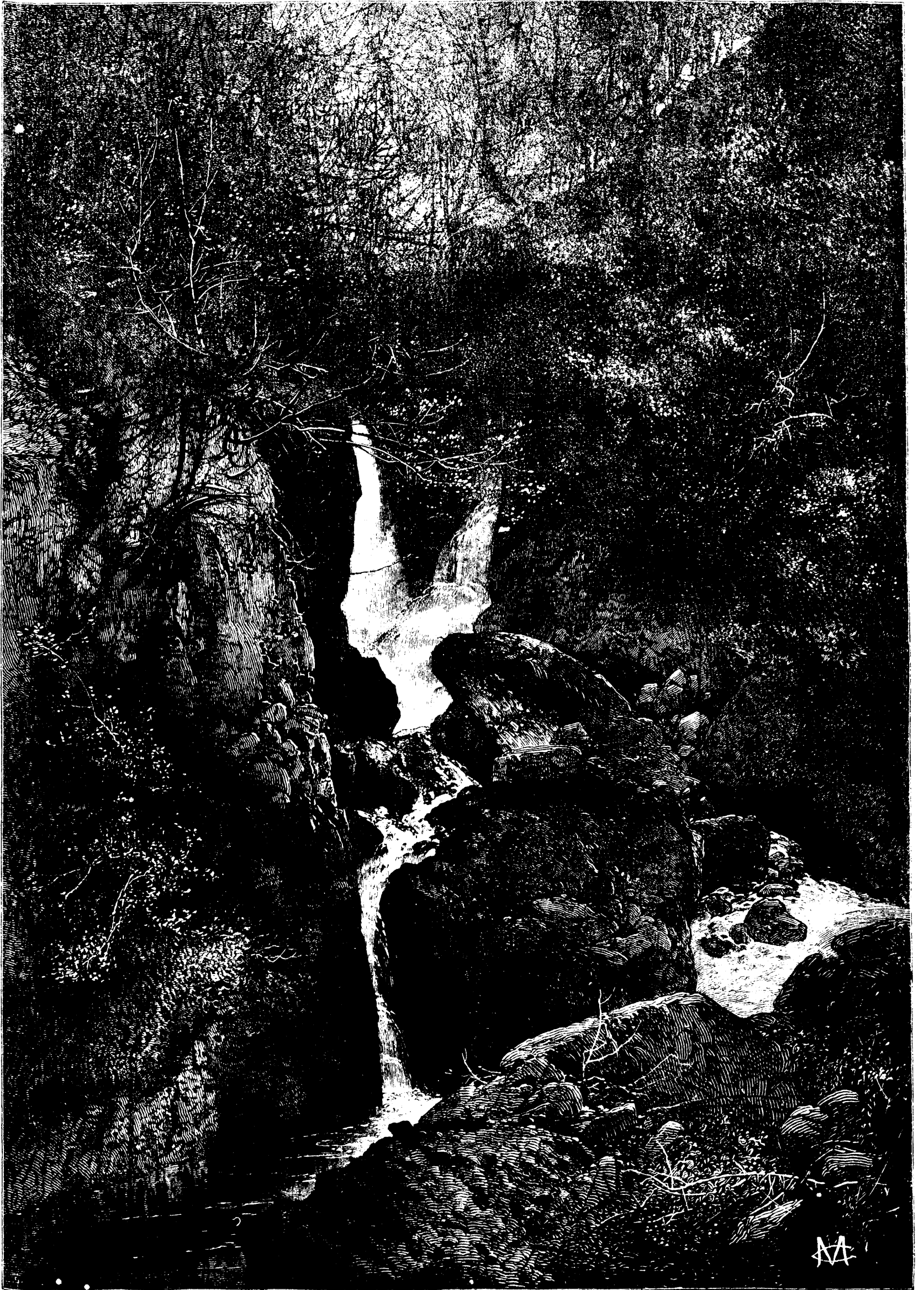


POULAIN DE L'ATALANTA, TELLE QU'EXPOSÉE A SAINT-JEAN, TERPENECUVE



I. LE PAVILLON, PREMIÈRE RÉSIDENCE DE NAPOLEÓN 1ER DANS L'ÎLE—2. LONGWOOD, SECONDE RÉSIDENCE DE NAPOLEÓN 1ER—3. DÉBARQUEMENT DE L'EX-IMPÉRATRICE EUGÉNIE AU HAVRE DE JAMES TOWN—4. VUE DE L'ÎLE DU N. N. E.—TOMBEAU DE NAPOLEÓN

VISITE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE A SAINTE-HELENE



UN PAYSAGE ÉCOSSAIS

LE PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

VII

LES REQUINS

Les jours se succédaient sans qu'aucun nuage se montrât à l'horizon ; le soleil restait également brûlant et l'air également lourd.

Il arriva, un matin, que beaucoup de passagers restèrent couchés dans leurs cabines, à moitié ébouriffés et se plaignant de n'avoir plus la force de se mouvoir.

La nouvelle courut soudain sur le navire qu'une maladie contagieuse avait éclaté dans l'entrepont. Les uns prétendaient que c'était le typhus, les autres le choléra et d'autres la fièvre jaune. Cette nouvelle fit trembler et pâlir tout le monde, car une seule de ces maladies est, en effet, suffisante pour dépeupler en peu de temps tout un navire, surtout quand une centaine de personnes demeurent ensemble sous un ciel de plomb dans un si petit espace.

Tous les passagers frémissaient encore sous l'impression de cette terrible nouvelle, lorsque Donat Kwik qui, penché par dessus le bord, s'amusa à jeter quelques petits objets dans la mer, se mit à crier très fort, comme s'il avait vu quelque chose d'extraordinaire.

— Une baleine ! deux baleines ! s'écria-t-il en courant vers Roozeman. Elles ont une gueule comme un four, et des dents ! au moins cent, qui grincent et craquent comme une machine à battre le blé ! Je leur ai jeté un vieux soulier égaré là ; elles l'ont croqué et avalé comme une amande !

Pendant un voyage si douloureux, si long, le moindre incident est une distraction. Aussi, tous ceux dont l'attention avait été éveillée par le cri de Donat, coururent au bord du navire et regardèrent dans la mer, uni et transparent comme un miroir. Ils aperçurent, en effet, non pas deux, mais six ou huit poissons d'une grandeur extraordinaire ; quoi qu'on leur jeta, du bois, du fer ou des morceaux de câble, ces monstres sautaient dessus en se bousculant, ouvraient leurs terribles gueules et l'avalèrent en un clin d'œil.

Le docteur passa à moitié ivre, il jeta un regard dans l'eau et dit en ricanant :

— Ah ! ah ! voilà les pleureurs d'enterrement ! Un mauvais signe, messieurs, la maladie fera des victimes. Ces poissons sentent à cent lieues qu'un homme va mourir en mer, et ils font claquer leurs dents et agitent leurs queues de joie, parce qu'ils attendent ici un dîner friand. Regardez bien au fond de leurs grandes gueules pour que vous puissiez reconnaître le chemin : c'est par là que beaucoup d'entre vous s'en iront *ad patres*. Pour moi, je suis trop nécessaire ici ; les mangeurs de fer ne m'auront pas encore.

Après cette cruelle raillerie, il s'éloigna. On parla alors de l'effroyable certitude que les corps de ceux qui succomberaient à la maladie seraient jetés à la mer et dévorés par les requins affamés. Cette pensée horrible éteignit dans les cœurs la dernière étincelle de courage.

Le lendemain, on trouva le docteur mort dans sa cabine, ayant à côté de lui une coupe de bouteilles qu'il n'avait pu vider. Beaucoup de passagers étant tombés malades, le docteur s'était vu en possession de plus de vingt-cinq rations de genièvre ; et il avait probablement brisé par cet excès le fil de ses jours, déjà peu solide.

Lorsque Donat Kwik rencontra ses deux amis, il s'écria d'un ton de sincère compassion :

— Eh bien ! eh bien ! le docteur *Geneverneus* (nez de genièvre), est mort ? Je lui pardonne de tout mon cœur le poivre d'Espagne qu'il m'a fait avaler ! Que Dieu miséricordieux ait son âme ! Il n'avait pas prévu que les baleines étaient venues pour lui. Je penserai à lui dans mes prières, il en a besoin, le malheureux !

Sous la ligne, où le soleil décompose, avec une rapidité extraordinaire, tout ce qui peut tomber en putréfaction, on ne peut pas garder longtemps les cadavres. Sur le *Jonas* surtout, où une maladie contagieuse semblait régner, il fallait éloi^gner sans retard les restes mortels du docteur.

Tout à coup, la cloche tinta lentement, comme pour un enterrement ; tous les passagers qui n'étaient pas alités furent appelés sur le pont et réunis d'un côté du navire. Alors quatre marins montèrent avec le cadavre et se dirigèrent lentement et solennellement vers le côté où se tenaient les passagers.

Le pauvre docteur était couché sur sa couverture comme dans un sac, et l'on y avait mis une quantité de charbon pour le faire descendre au fond de la mer. Après que les matelots eurent tout apprêté à bord du navire pour l'enterrement, le capitaine ôta son chapeau et se mit à marmoter entre ses dents les prières d'usage. Les passagers s'étaient également découverts ; la plupart frissonnaient à la pensée qu'on allait leur montrer l'effroyable chemin de l'éternité, qu'ils prendraient peut-être à leur tour le lendemain.

La prière fut bientôt achevée. Sur un signe du capitaine, les matelots descendirent jusqu'à la surface de la mer la planche sur laquelle re-

posaient le corps du docteur, la renversèrent et jetèrent ainsi le cadavre dans l'eau sans fond. La plupart des spectateurs se penchèrent par dessus le bord et regardèrent dans l'eau ; mais tous reculèrent tout tremblant et poussèrent un cri d'horreur et d'effroi : ils avaient vu les requins se jeter comme des tigres furieux sur le cadavre, déchirer la couverture de leurs dents innombrables et engloutir en un instant chacun un morceau de l'horrible festin.

Et avant la fin du jour, les monstres reçurent encore cinq victimes de la cruelle épidémie qui commençait seulement à sévir d'une manière terrible dans l'entrepont.

Les passagers étaient anéantis ; quelques-uns couraient sur le pont à pas inquiets, comme s'ils cherchaient un endroit pour fuir la cuirasse de bois qui les tenait inexorablement enfermés dans son cercle empesté. D'autres erraient çà et là, comme des fous, avec des gestes de désespoir et murmuraient en eux-mêmes contre des spectres invisibles. Tous demeuraient muets et consternés, et cet affreux silence n'était interrompu que par des imprécations contre la soif de l'or et contre le fatal voyage, ou des soupirs et des cris de regret adressés à la patrie qu'on avait abandonnée si follement.

Vers le soir, Victor fut frappé tout à coup d'une affreuse angisse. Pendant qu'il était assis sur un banc à côté de son ami et de Donat Kwik, causant tristement de l'heureuse Belgique, de la belle ville d'Anvers et des êtres qui leur étaient chers ; pendant que Jean s'efforçait encore de leur inspirer la confiance et l'espoir, la voix de ce dernier s'altéra tout à coup d'une manière supranente. Une pâleur mortelle couvrit son visage, ses yeux devinrent vitreux et ses membres se raidirent comme s'il eût été atteint d'une attaque de nerfs. C'étaient les signes de la maladie. Jean Creps, le bon cœur, l'ami fidèle, allait mourir ; peut-être avant que le soleil éclairât de nouveau le pont du *Jonas*, les monstres marins auraient déjà englouti son cadavre !

Cette pensée remplit Roozeman d'un désespoir indescriptible ; il se jeta en pleurant sur son ami, lui adressant mille paroles consolantes auxquelles il ne croyait pas lui-même. Donat tenait une main du malade et l'arrosait de larmes silencieuses.

Jean s'efforçait de lutter contre son mal et de leur faire croire qu'il avait encore du courage et qu'il n'était pas si malade qu'on se le figurait ; mais bientôt ses dernières forces l'abandonnèrent, il poussa un soupir effrayant et se laissa tomber dans les bras de son ami en criant d'une voix déchirante :

— De l'eau ! de l'eau ! de l'eau ! Ma vie pour une gorgée d'eau ! L'eau seul peut me guérir !

En entendant ce cri, Victor sauta debout, courut comme un délié vers le capitaine et tomba à ses pieds les bras tendus. Il pria, il pleura, il se tordit convulsivement les mains, il offrit toute une poignée de billets de banque, tout ce qu'il possédait, pour un demi-litre d'eau. Mais le capitaine resta impassible et muet, comme s'il n'avait pas aperçu le jeune homme qui se traînait à ses pieds et lui demandait la vie de son pauvre ami.

Victor répéta ses supplications désespérées auprès du pilote avec le même insuccès. Un cri de rage lui échappa ; il s'élança vers un baril d'eau et y porta la main. Trois ou quatre matelots le menacèrent de leurs couteaux, et comme Victor, aveuglé, ne retirait même pas sa poitrine sous la froide impression de l'acier, ils sautèrent tous ensemble sur lui et le jetèrent loin d'eux sur le pont.

Convaincu qu'il n'y avait pas de salut possible, le pauvre Roozeman s'arrachait déjà les cheveux et se déchirait la poitrine, lorsqu'un marin lui offrit un peu d'eau, moins la moitié d'un demi-litre, en échange de sa montre d'or.

Avec quelle folle joie Victor sacrifia le cadeau cheri de sa mère, pour prolonger la vie de son ami, ne fût-ce que d'une heure ! Il courut tout joyeux vers Jean Creps, lui porta la bouteille aux lèvres et lui versa le breuvage rafraîchissant dans la bouche, en riant d'un rire nerveux.

Les forces semblèrent, en effet, revenir au malade ; il pria son ami de vouloir bien le conduire au lit, parce que tous ses membres étaient brisés et qu'il éprouvait un besoin irrésistible de repos.

Pendant cette nuit, Victor passa deux heures d'une anxiété mortelle. Assis, avec Donat, près du lit de son ami souffrant, il entendait sortir sans cesse de sa poitrine déchirée le cri : " De l'eau ! de l'eau ! de l'eau ! " sans pouvoir rien tenter pour le satisfaire, car il n'aurait pu obtenir une goutte d'eau en échange de toute une fortune.

Il y eut un moment terrible : ce fut lorsque Jean, tombé en délire, ne criait plus pour avoir de l'eau, mais s'agitait en hurlant comme un fou, se tordait les membres et paraissait devoir mourir dans un accès de fureur. Tout à coup, il se leva dans l'obscurité et dit d'une voix creuse avec une sombre ironie :

— En Californie ! Tu veux aller en Californie ? Pauvre insensé ! que vas-tu chercher là ? De l'or ? N'y a-t-il donc pas de l'or dans ta patrie pour celui qui veut le gagner par son activité et par son intelligence ! Où règnent ces bienfaits de la civilisation humaine autant que dans notre industrieuse Belgique ? Du bonheur ? Ah ! insensé, le bonheur n'habite pas si loin ; il est où se trouvait notre berceau, près du foyer paternel, dans les yeux de sa mère, dans le souvenir de nos amis, dans les objets auxquels sont attachés les souvenirs de notre jeunesse. Le démon de l'or l'a attiré, tu veux devenir riche tout d'un coup, sans travailler, violer la loi que Dieu a gravée dans la conscience ? Va t'en, ingrat, il te punira !... Au

lieu d'or, tu ne trouveras que la misère, la honte et la mort... la mort et un horrible tombeau dans les entrailles de l'Océan !...

En achevant cette malédiction, il se laissa retomber sur son lit et resta étendu, immobile et muet.

Victor Roozeman, courbé presque jusqu'à terre, se sentit écrasé sous ces paroles terribles, qui n'étaient que l'écho de ses propres pensées ; il frissonnait en entendant une prédiction de l'accomplissement de laquelle il ne doutait pas.

Au pied du lit était assis Donat Kwik, qui, dans l'excès de son repentir, se labourait la figure avec les ongles et se jetait si cruellement la tête contre les poutres, que le sang coulait de ses joues. Par instants, il murmurait d'une voix rauque :

— Tiens ! tiens ! animal que tu es ! Ane ! Cela t'apprendra à aller en Californie... Tu seras mangé par les baleines : c'est très bien fait, tu l'as mérité, vilain et stupide imbécile !

Plus tard, dans la nuit, la fièvre brûlante parut avoir abandonné le malade. Il était calme, respirait plus librement et semblait s'endormir.

Donat s'était endormi, la tête sur ses genoux et rêvait tout haut de son village natal... Ce qu'il disait devait émuover profondément Roozeman, qui veillait, car il écoutait en tremblant les paroles qui tombaient de la bouche de Donat :

— Ah ! Blesken, ma chère vache, murmurait celui-ci, tu ne veux pas manger de cette herbe tendre ? Prends-y garde, Blesken ! qui n'est pas content de ce qui est passable quitte les trèfles pour les jones !... Tu as peut-être soif ? Il fait si chaud, n'est-ce pas ?... Viens au ruisseau : là, il y a de l'eau bien pure, claire comme du cristal et si fraîche, si fraîche, qu'elle vous traverse la gorge comme un velours... Bles, Bles, vois, là-bas, Anneken, la fille du garde champêtre ! Elle nous regarde avec ses petits yeux noirs, elle nous fait signe, elle rit. Bles, dimanche, c'est la kermesse ; j'ai grâissé mes jambes. Si tu pouvais voir les sauts que je ferais !—Anneken, chère Anneken, à dimanche, n'est-ce pas ?—Bles, as-tu entendu avec quelle voix douce et tendre elle m'a crié : " Oui, Donat, à dimanche ! " Quelle vie, Bles ! quel bonheur ! si cela ne change pas, j'en deviendrai fou assurément.

VIII

LA RÉBELLION

Lorsque le soleil se leva dans le ciel d'un bleu désespérant, Jean vivait encore ; mais on trouva huit cadavres dans les cabines de la troisième classe.

La perte de tant de compagnons, la répétition de ces horribles funérailles à la vue des requins affamés qui s'agitaient autour du navire, tout cela frappa les passagers d'un sentiment de désespoir immense et d'une rage sombre. On entendait dans l'entrepont des cris menaçants contre le capitaine, et l'on voyait çà et là des hommes qui ouvraient leurs couteaux, comme s'ils se préparaient à un combat à mort.

Le partage de la ration journalière calma cependant pour quelques instants la tempête qui semblait se préparer dans les esprits. Mais, vers midi, lorsque le soleil eut de nouveau changé le pont du *Jonas* en une fournaise insupportable, une agitation étrange parut émuover tout à coup les passagers ; ils avaient l'air de se pousser l'un l'autre à une entreprise violente en criant :

— De l'eau ! de l'eau ou la mort !

Ni Victor ni Donat n'étaient présents ; ils étaient dans la cabine de leur ami malade, qui, sorti de son délire, écoutait d'un air résigné leurs consolations.

Le capitaine se tenait sur l'arrière du bâtiment et suivait avec une grande inquiétude tous les mouvements des passagers. Lorsqu'il vit que la chose commençait à devenir sérieuse, il appela par un signe tous ses matelots, remit à chacun d'eux un revolver à six coups et les plaça autour de l'endroit où se trouvaient les barils d'eau. Alors, tenant en main son pistolet, il cria d'une voix forte :

— Arrière, insensés que vous êtes ! Vous voulez faire au *Jonas* le même sort qu'au navire portugais ? Vous demandez de l'eau ou la mort ? De l'eau, vous n'en aurez pas ; mais la mort sur le champ si l'un de vous ose s'approcher de nous à deux pas. Arrière, sur votre vie ! ou les balles vont faire justice de votre criminel aveuglement !

Les passagers reculèrent jusqu'à la distance désignée ; ils murmuraient encore et jetaient des regards flamboyants sur le capitaine ; mais la vue des marins qui, le revolver au poing et le poignard aux dents, semblaient prêts à commencer une sanglante tuerie, refroidit un peu leur rage et les fit hésiter. Cependant, les plus exaspérés s'étaient réunis près de la proue, où ils s'excitaient les uns les autres, et délibéraient pour savoir comment on attaquerait le capitaine. Il y en avait même trois ou quatre qui avaient tiré les leviers hors des treuils où s'enroulaient les câbles et qui brandissaient ces effroyables massues au-dessus de leurs têtes. Encore une minute et le pont du *Jonas* allait se changer en une mare de sang.

En ce moment, un cri d'étonnement s'échappa de la poitrine d'un vieux matelot ; il montra du doigt en tremblant l'horizon de la mer et s'écria :

— Capitaine, voyez ! voyez là-bas au sud-ouest !

— Ne détournez pas les yeux de ces furieux ? commanda le capitaine à ses hommes.

Il dirigea rapidement sa lunette d'approche vers le point de l'horizon désigné, et poussa également une exclamation de joie ; il agita son chapeau en l'air, et cria d'une voix qu'on entendit distinctement aux deux extrémités du navire :

— Hourra ! hourra ! délivrance ! Dieu nous envoie de l'eau... de l'eau et du vent !

A ces mots, une sourire étrange et convulsif détendit les traits des passagers, comme s'ils venaient d'être subitement atteints de folie ; mais les couteaux disparurent, les leviers retombèrent sur le pont ; on pleura, on dansa, on embrassa les matelots, qui s'étaient rapprochés et montraient à tous avec transport un petit nuage noir qui s'était levé sur l'horizon et qui grandissait avec rapidité.

A la certitude de cette délivrance inespérée, un grand nombre se jetèrent à genoux et levèrent les mains vers le ciel en signe de reconnaissance.

L'heureuse nouvelle se répandit instantanément jusqu'au fond du navire. Les malades même, ceux que la mort tenait déjà embrassés, semblaient s'éveiller à une vie nouvelle et imploraient l'aide de leurs amis pour être conduits sur le pont. Il pleuvait, disait-on. Etre mouillé ! sentir ruisseler l'eau fraîche du ciel sur tous ses membres ! aspirer un air humide ! quelle jouissance ! quel bonheur !

Jean Creps fut porté sur le pont par Victor et Donat. Des larmes d'espérance et de joie coulaient sur ses joues pâles, pendant qu'il tenait les yeux fixés sur le nuage noir qui, pareil à un messageur du Seigneur, allait apporter à ces pauvres créatures délaissées la santé et l'apaisement.

Les passagers continuaient à regarder d'un œil étincelant et avide. Leurs cœurs battaient, leurs nerfs frémissaient, ils avaient tout oublié, même la soif, pour contempler ce phénomène céleste qui se déployait avec une merveilleuse rapidité au-dessus de l'horizon. Au premier moment, ils n'avaient distingué qu'un petit nuage noir ; mais ce petit nuage, comme s'il eût été animé par une irrésistible puissance d'attraction, paraissait réunir dans son sein toutes les vapeurs de l'air et grandissait à vue d'œil, jusqu'à ce qu'enfin il couvrit comme un mur sombre toute la partie sud du ciel.

Pendant que l'attention générale était fixée sur un seul point, que tous avaient perdu tout autre sentiment que celui d'une délivrance prochaine, le capitaine donnait des ordres afin de tout apprêter pour recueillir l'eau de pluie. Les voiles disponibles furent tendues sur le pont ; des barils, des seaux et des cuves furent placés aux coins où la pente naturelle devait conduire l'eau.

A peine les premiers apprêts étaient-ils terminés, que la partie du ciel qui était restée claire jusque là se remplit d'un brouillard épais et qui devint de plus en plus opaque ; le soleil était pâle et sa lumière verdâtre ; et bientôt on se trouva dans une complète obscurité.

Alors, un gigantesque serpent de feu jaillit du sein de l'immense nuage noir, et l'Océan frémit sous un épouvantable coup de tonnerre. Le signal était donné ! Des éclairs serpentaient sans relâche dans l'espace ; l'eau retentissait comme si dix armées invisibles se battaient avec une artillerie infernale ; mais les écluses du ciel s'ouvrirent et des torrents d'eau tombèrent avec fracas sur le pont du *Jonas*.

Quelle joie ! quelle agitation ! Comme les pauvres passagers pouvaient boire maintenant, se rafraîchir, sentir couler sur leurs corps embrasés l'eau fraîche, pareille à un baume bien-faisant !

Jean lui-même, Jean le malade, l'épuisé, embrassait ses deux amis et s'écriait avec enthousiasme :

— Dieu soit loué ! je me sens revivre ! je ne mourrai pas !

La tempête dura deux heures. Le tonnerre grondait effroyablement et faisait trembler le ciel et la mer ; les éclairs enveloppaient le *Jonas* d'une lumière aveuglante ; parfois, les vents déchaînés faisaient tourner le navire sur lui-même comme une toupie et menaçaient de le faire sombrer ; mais tout cela n'était rien en comparaison de la joie d'avoir de l'eau et de sentir entrer dans ses poumons un air humide et frais. Les peureux même riaient et battaient des mains au milieu de l'orage et des éclairs.

Lorsque le tempête s'apaisa enfin, le vent continua à souffler avec une force suffisante, et, par bonheur, il avait pris une direction favorable au voyage des chercheurs d'or. Le capitaine fit ajouter autant de voiles que possible ; le *Jonas* se pencha sur le côté et s'élança en avant comme une flèche, au bruit des hourras joyeux de tous les passagers.

(La suite au prochain numéro.)

Certificat.—Il ne convient pas que des membres du clergé ou des hommes publics donnent des certificats à des charlatans ou pour de mauvaises drogues qu'ils vendent comme remèdes, mais lorsqu'un remède est composé de substances dont les propriétés sont bien connues et que tous les médecins le prescrivent, je crois que nous devons le recommander. C'est pourquoi je n'hésite pas à recommander les Amers de Houblon qui m'ont fait beaucoup de bien ainsi qu'à plusieurs personnes de ma connaissance, et je suis convaincu que c'est le remède le plus précieux pour l'usage des familles. Je ne puis n'en dispenser.

Révd.—Washington, D.C.

LE FIL DE LA VIERGE

—Père, ils viennent donc du paradis ?
—Oui, petite fille, amour de mon cœur, ces fils d'argent, qui vont, par les beaux jours d'automne, au gré capricieux des brises, voltigeant et dessinant de blancs festons sur l'azur du ciel, tombent du roi de la sainte Vierge Marie.
—Alors, dis l'histoire, père, veux-tu ?

—Je veux bien :
Il y avait une fois Roger de Nuits, un baron de bourguignon.
Roger comptait dix-sept printemps. Son père et sa mère étaient morts. Il était bien beau, bien noble, et presque aussi riche que le roi.
Dom Bertrand, un saint prêtre d'Illiers-les-Arseaux, étaient son tuteur et le menait dans la vie ; mais dom Bertrand avait de l'âge, et, comme il n'allait point du même pas que Roger, quelquefois il le perdait de vue au détour des sentiers.

II

On n'aurait pu citer dans toute la Bourgogne vineuse, une plus chère fillette que Francine. Elle avait quinze ans : la pureté de son front. Elle regardait, par la croisée de sa maisonnette, les vignes du vieux coteau avec des yeux plus limpides que le cristal. Le lin blond de sa quenouille souriait à ses cheveux d'or.
Les fauvettes des haies apprenaient ses chansons si douces.

III

Le baron Roger avait la prune noire, et un duvet brun naissait le long de sa lèvre. Un soir qu'il cheminait joyeux, revenant de la chasse, il vit Francine à sa fenêtre et l'entendit chanter sa chanson.
Le baron Roger changea de joie, car il y en a deux sortes : celle qui rit et celle qui rêve.

IV

Francine riait, Francine rêvait, selon le vent qui parle à l'oreille des jeunes filles. Elle ressemblait aux chers oiseaux du bon Dieu, dont l'âme est une mélodie...
—Oh ! père, les petits oiseaux ont-ils une âme ?

—Oui, fillette ; aussi les fleurs. Mélodies des oiseaux, parfums des fleurs, s'exhalent comme la prière, parfum et mélodie de nos âmes, et tout cela monte vers le ciel pour louer Dieu.
De même que le baron Roger, Francine était orpheline de père et de mère.
Mais pour baronne, ah ! certes non, la pauvre ! Elle n'avait rien sur la terre que ses yeux bleus et ses cheveux blonds.

V

Le lendemain au matin, le baron Roger prit son épieu de chasse ; il avait vu en rêve toute la fortune de Francine : ses cheveux blonds et ses yeux bleus.
Cette fois, il devança le bon prêtre de si loin, que dom Bertrand, perdu dans les vignes, demandait son chemin à toutes les croix.
—Roger ! Roger ! criait-il, hâtant le pas en vain.
Roger était déjà à la porte de la maisonnette. Il appelait aussi, disant bien :
—Francine ! Francine !

VI

Francine n'était pas sourde ; entendait très bien.
Elle n'ouvrit pas cependant, parcequ'elle avait peur.
Mais en tremblant, elle souriait, car le baron Roger avait une bien douce voix.

VII

—Francine ! Francine !
Ces seigneurs sont impatients, fillette. L'épieu du baron Roger heurta la pauvre porte qui s'ouvrit toute grande...
—Et le baron Roger passa ?
—Nenni dà, petite fille.
—Non ? alors c'est donc que Francine était bien pieuse, bien pieuse et que Dieu la gardait, je parie ?

VIII

—Fillette, tu as gagné. Bien pieuse, oui vraiment, et c'est aussi qu'il y avait un fil en travers de la porte, un long fil d'argent qui ondoyait au vent, un fil de la Vierge...
—Père, moi, cela ne m'empêcherait pas d'aller.
—Pourtant, Roger s'arrêta et regarda le fil sans fin qui voltigeait à perte de vue.

IX

Et le bon prêtre dom Bertrand eut le temps d'arriver, suant, soufflant, disant toujours : Roger ! Roger !
Il tenait à la main l'autre bout du long fil qui l'avait conduit dans le labyrinthe du sentier.
Fillette, penses-tu que si c'était pour rien, la Vierge ailerait ?

X

Le bon prêtre sourit à la vue du baron Roger.
—Monseigneur, dit-il, vous pouvez entrer à présent.
Francine, rose comme une cerise qui va mûrir, apporta deux écuelles de lait qui moussait, comme tu l'aimes.
Le bon prêtre dit encore, car les vieux disent beaucoup, et c'est tant mieux :

—Le riche doit respect au pauvre, monseigneur.

XI

Le baron Roger pensait :
—C'est moi qui suis le pauvre.
Il la trouvait si riche de ses yeux bleus et de ses cheveux blonds !

XII

En revenant, tout le long du chemin, le bon prêtre conta :
—Monseigneur, Geneviève filait sur le coteau de Nanterre, non loin de Paris, la grand'ville. Attila, le Fléau de Dieu, voulut passer, mais il ne put.
Paris fut sauvé par le Fil de la Vierge. Pensez à cela, monseigneur.
Le baron Roger pensait aux yeux bleus de Francine.

XIII

—Monseigneur, au pays de Domremy, Jeanne filait.
L'Anglais, fléau des hommes, cherchait le cœur de la France pour l'arracher.
Jeanne chassa l'Anglais. Le fil de la vierge sauva la France.
—Francine ! songeait le baron Roger. Les cheveux d'or de France !

XIV

A l'heure qu'il était, Francine, encore pâle et les yeux baissés, jouait avec le fil d'argent.
Elle s'agenouilla devant l'image de la sainte Vierge et murmura :
—Merci, ma douce mère. Est-ce qu'il reviendra ?

XV

—Vous qui savez tout, dom Bertrand, mon tuteur, demanda le baron Roger, l'histoire de ce roi qui épousa une bergère est-elle vraie ?
Dom Bertrand répondit :
—Non, c'est un fable.
Roger devint triste à mourir, et le bon prêtre ajouta :
—Eh bien ! si fait, c'est vrai, mais le roi était majeur, ayant ses vingt-et-un ans sonnés.

XVI

Le baron Roger fut majeur au bout du temps, et un matin de mai, les cloches d'Illiers-les-Arseaux tintèrent le joli carillon des mariages.
Francine avait le blanc diadème des fiancées sur ses cheveux blonds et, dans ses yeux bleus, tous les diamants du sourire.

XVII

—Madame la baronne, lui dit dom Bertrand, vous souvenez-vous du gentil miracle qui défendit un jour votre porte ? Ce qui, jadis, empêchait d'entrer, doit désormais empêcher de sortir. Vous voilà qui êtes le cœur de la maison. Restez chez vous. Quand le cœur s'en va, la maison est morte.
Là-dessus, le bon prêtre parla tout un jour et il fit bien.
Vierge Marie, puissiez-vous filer assez pour garder les cœurs de toutes nos maisons !

XVIII

Le temps avait passé : on ne se souvenait plus de la lune de miel. Depuis des années, dom Bertrand dormait au cimetière.
Le baron et la baronne n'avaient point d'enfants. Le baron allait loin, bien loin, à la chasse, et la baronne, seule à la maison, pleurait.

XIX

Un soir, les gens du voisinage vinrent visiter la baronne Francine et lui dirent :
—Se peut-il que votre baron vous laisse seule ainsi ! Le voisinage est toujours plein de méchants.
Francine répondit :
—Mon Roger est à la chasse.
Et les gens du voisinage de rire.
—A la chasse, oui, vraiment !

XX

Quand les voisins furent partis, Francine entendit sous sa fenêtre une voix qui chantait.
—Au milieu de la nuit, petit père ?
—Oui, c'est ce qui s'appelle une sérénade.
—A quoi cela sert-il ?
—A rien.
—Mais qui chante ainsi ?
—Le démon.
Francine jeta une écharpe sur ses épaules tremblantes.
Où allait-elle ? Dieu le sait. La colère conseilla mal.
Le porte s'ouvrit en grinçant tristement. Le pied de Francine toucha la pierre du seuil.

XXI

Cette porte, une fois franchie, fillette, se referme pour jamais !
Mais, devant la porte, une gazelle légère voltigeait au souffle du vent, et vint frôler le visage de Francine.
Ce fut assez.
Francine, qui était à moitié sortie, rentra vivement, souriant parmi ses larmes.

XXII

Sainte Vierge, puissiez-vous filer assez pour protéger l'honneur de toutes et de toutes le bonheur !
Et regarde, fillette bien-aimée, en voici un, un fil de la Vierge qui caresse ton front...
—Regarde ! l'autre bout, perdu dans l'azur, pend encore au rouet de la Reine des anges.

XXIII

—Mais que devinrent-ils, père, le baron Roger et la baronne Francine ?

XXIV

—Par la croisée ouverte, un soir d'automne que Francine songeait, un flocon de ces dentelles céleste entra, doux berceau où souriait un petit ange rose, comme tu étais il y a juste neuf ans.
Sais-tu, ma fille, quand ces anges viennent ils apportent la paix et l'amour ?
Par-dessus le berceau bien-aimé, Roger et Francine se tendirent la main. Le fil de la Vierge se prit à leurs bras et enlaça leurs bras et enlaça leurs cœurs.
Roger, Francine et l'enfant ne font plus qu'une seule âme qui s'appelle la famille.

PAUL FÉVAL.

BAZAINE

Une rue retirée du vieux Madrid—Calle Hortaleza—un petit pavillon masqué par une maison de modeste apparence ; là, vit celui que l'on appelait avec éclat, et parfois même au milieu d'une fanfare d'admiration, il y a dix ans, le maréchal Bazaine.

Intérieur de famille ; le plus bourgeois et le plus calme : Mme Bazaine, toujours vêtue de noir, mais dont la beauté et la bonté souriantes éclairaient d'autres part l'ombre de cette retraite ; son neveu, le sauveur de son mari à Ste-Marguerite, M. Antonio Alvarez de Rul, que sa condamnation à six mois de prison empêcha de repasser la frontière, puis les trois enfants, Pacco, diminutif de Franchesco, le fils aîné qui ressemble à sa mère autant qu'Alphonse, le plus jeune, ressemble à son père ; enfin, Eugénie, la filleule de l'impératrice.

La tête de Bazaine n'a point changé comme physionomie militaire, mais elle s'est alourdie par les soucis.

Naguère, le maréchal faisait des armes avec une espèce de fièvre ; maintenant, il passe une partie de ses journées dans un fauteuil, écrivant ses souvenirs en s'occupant de l'éducation de ses fils, particulièrement de Pacco.

Il a songé, au moment de la guerre civile, à combattre les carlistes en faveur du roi d'aujourd'hui, Alphonse XII ; s'il n'est pas intervenu par l'action, nous croyons pouvoir dire qu'il a aidé de ses conseils les généraux de l'armée régulière.

C'est qu'il n'était point étranger au pays : il avait été capitaine en Espagne dans l'armée d'Angoulême—et il montrait récemment à un ami tout un dossier de notes militaires sur la campagne.

Les visiteurs sont rares au pavillon de la Calle Hortaleza ; ils se plaisent, en revanche, à lui faire entrevoir la possibilité de rentrer en France, et lui, s'est habitué à se bercer de cet espoir.

Du reste, ses craintes et ses récriminations sont discrètes. Il n'a d'animosité violente que contre un seul homme, et notre impartialité même dans ces détails nous oblige à le nommer : le maréchal de MacMahon.

.....Je n'ai pas du tout le sentiment de belles illusions perdues, d'une grande attente déçue. Je ne regrette point les rêves de ma jeunesse. J'ai bien plutôt l'impression que Dieu m'a donné plus que je n'avais entrevu, l'expérience a confirmé bien plutôt que détruit mes plus belles et plus ambitieuses perspectives. Mais en même temps que les grands intérêts qui remplissent ma vie conservent pour moi toute leur valeur, j'ai reconnu leur insuffisance à remplir mon âme. Ni les préoccupations des affaires, ni les entraînements de la lutte, ni les succès d'amour-propre ne m'ont jamais absorbé tout entier. Je ne me suis jamais senti vraiment et complètement content que par mes affections et aux sein de mes affections. Et quand tout réussirait d'ailleurs, tout serait pour moi bien peu de chose si mes affections me manquaient. La vie est dans le cœur, et le cœur est dans la famille.

GUIZOT à sa fille aînée.

Le Chili se propose de s'annexer la Bolivie et de retenir Taharaco jusqu'à ce que le Pérou ait payé une indemnité de guerre.

UN SINGULIER BIGAME

Aux assises de Liverpool comparissait l'autre jour un homme entre deux âges, dépourvu de bras. Il était accusé de bigamie. Il s'était marié en 1861, il avait vécu avec sa femme pendant plusieurs années, puis celle-ci l'avait abandonné vers 1873. N'ayant plus de nouvelles de sa tendre moitié, notre homme s'était remarié. Soudain, en 1880, à l'horizon, repaît la première femme avec une nuée d'enfants qu'elle avait eus depuis 1873 : "Vous allez me reprendre moi et mes enfants, dit-elle à son mari, sinon je vous fais poursuivre pour bigamie. Choisissez."

Ma foi ! l'homme n'a pas hésité : il a préféré le dock de la cour d'assises. Devant le jury, l'accusé dit qu'il a été de bonne foi ; n'ayant pas eu de nouvelles de sa femme, il a pensé qu'elle était décédée.

Le défenseur.—Au surplus, le second mariage est nul : d'après le rituel, il faut que le futur mette l'alliance au doigt de sa fiancée, et il doit donner la main à sa femme.

Le juge.—Votre système alors, c'est qu'un homme n'ayant pas de main ne peut se marier ? (Hilarité.)

Le défenseur.—Non, il ne peut se marier à l'église. (Nouvelle hilarité.)

Le premier témoin est le père de la première femme, "Au mariage de ma fille, dit-il, voici comment on a procédé : la fiancée s'est mis l'alliance au bout du doigt, et le prisonnier l'a poussée avec ses dents." (Explosion de rires.)

Comme la plaignante avait laissé son mari sans lui donner de ses nouvelles pendant sept ans, le jury a déclaré l'accusé non coupable.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a eu 140 duels en France depuis le commencement de l'année.

—Ces jours derniers, M. Alexis Cartier, de St-Jean, a tué un magnifique aiglon mesurant 5 pieds, 6 pouces d'envergure.

—Le pape a consenti à ce qu'une mission de jésuites se dévoue à la propagation de la foi dans l'Afrique Centrale.

—On annonce que le grand duc Nicolas a donné sa démission comme commandant de la garde impériale russe.

—Durant le mois d'août, 2,200 tonnes de minerai de fer ont été exportées des mines de Hull, aux Etats-Unis.

—L'Angleterre, la France et l'Italie vont intervenir dans la guerre entre le Chili et le Pérou.

—La dette fédérale des Etats-Unis a été réduite dans le mois d'août de \$12,027,000.

—Trois cents hommes travaillent sur le chemin de fer des Basses Laurentides entre St Tite et les Piles.

—Une dépêche spéciale de San Antonio dit qu'un soulèvement général se prépare activement dans le nord du Mexique.

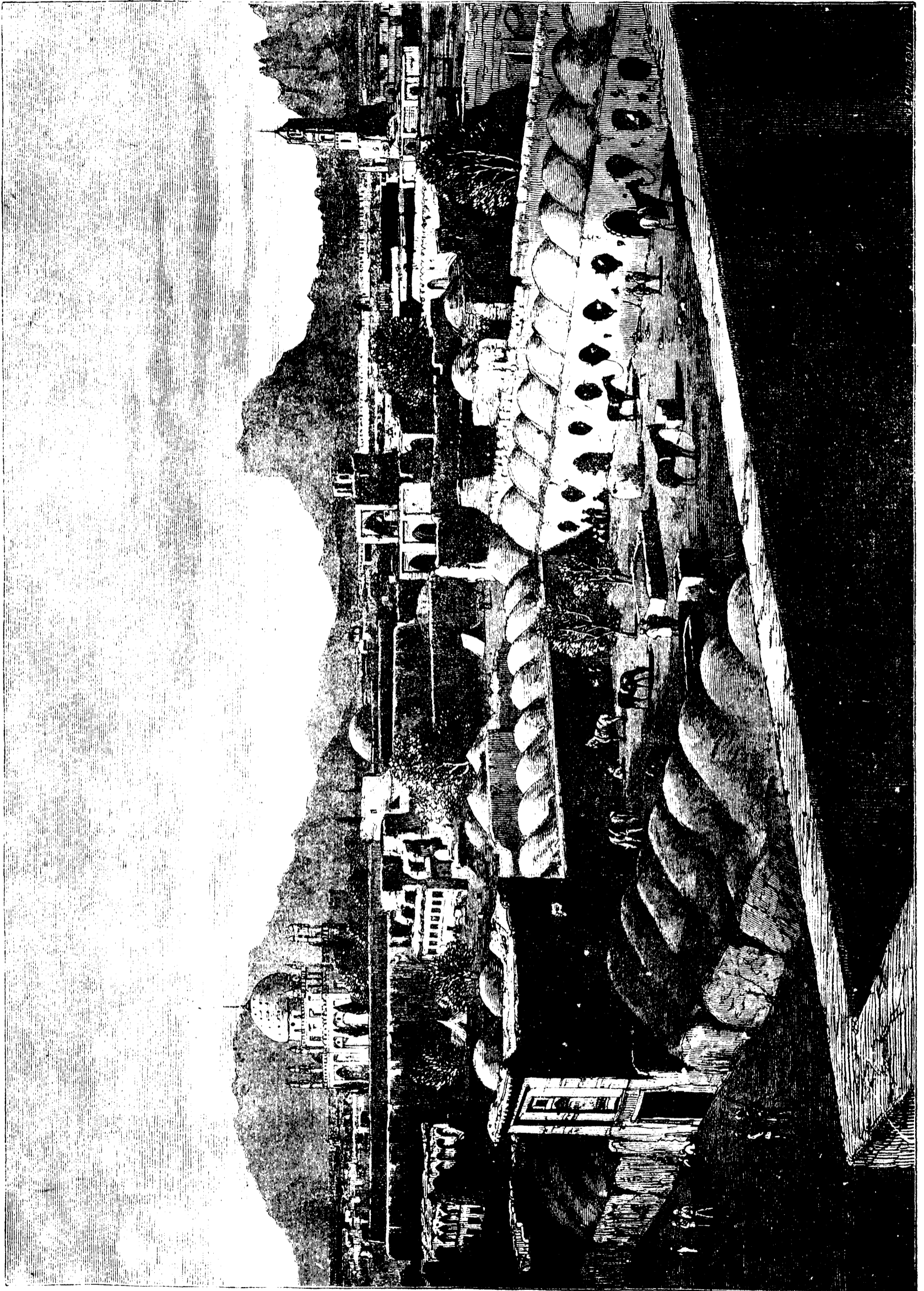
—Cinq officiers de l'armée prussienne ont obtenu la permission des autorités militaires de prendre du service dans l'armée turque.

—Sait-on combien il y a en France de bureaux télégraphiques ? Cinq mille. La longueur du réseau français est d'une fois et demie le tour de la terre.

—M. Conway, le surintendant du canal Lachine, dit que depuis 26 ans il n'a jamais passé autant de fret sur le canal que cette année.

—Le supérieur des Jésuites alsaciens, rue Lafayette, a reçu avis que le gouvernement a consenti à les considérer lui et ses subordonnés comme simples prêtres.

—Le professeur Toussaint prétend avoir découvert le secret de préserver les animaux contre la pleuro-pneumonie ou autres fléaux par un système d'inoculation.



CANDAHAR--VUE INTERIEURE DE LA CITADELLE

— Le Monténégro réclame 120,000 francs pour dommages causés par la ligue Albanaise, et aussi 300,000 piastres turques pour chacun des 170 Monténégrins tués en escarmouches.

— Les salaires des hommes employés dans les chantiers sur les différentes rivières, dans la vallée de l'Ottawa, sont de beaucoup plus élevés cette année que l'an passé. Ils ont de \$25 à \$30 par mois.

— Un vaisseau de guerre anglais a bloqué le port de Brass, sur la côte occidentale de l'Afrique, et maintiendra le blocus jusqu'à ce que les indigènes aient rendu l'huile qu'ils ont volée sur un vaisseau naufragé.

— Un homme arrivant du haut de la Gatineau dit, qu'il y a plus de cent cas de mortalité par la picotte parmi les Indiens, qui divisés en petites bandes, voyagent dans le nord, après avoir laissé sans sépulture les corps de leurs compagnons.

— La nouvelle bâtisse d'extension de la manufacture de coton Hudon, à Hoche-laga, est presque terminée. Bientôt cet établissement emploiera plus 1,000 personnes. Le nouvel engin, d'une force de 800 chevaux, est attendu à la fin de cette semaine d'Angleterre.

— On apprend que la Prusse et l'Autriche sont entrés en arrangements pour le maintien de relations mutuelles passives au sujet du règlement de la question turque. Ceci indique une division sérieuse, et probablement un obstacle à la réalisation du plan adopté par les puissances.

— A l'ouverture du prochain parlement, le gouvernement français présentera un bill pour la vente de cette portion des joyaux de la Couronne qui n'est pas considérée comme ayant une valeur artistique, et évaluée à 7,500,000 francs; le produit de la vente sera appliqué à l'achat d'objets d'art.

— Les vapeurs de la ligne Allan ont transporté jusqu'à ce jour tant à Liverpool qu'à Glasgow 7,223 bêtes à cornes, 18 chevaux et 10,524 moutons. Tous ces animaux sont arrivés à leur destination en bon ordre et condition, excepté 17 bêtes à cornes et 152 moutons morts pendant la traversée.

— La culture des fraises, dit le Courrier du Canada, se fait sur une grande échelle à la ferme du colonel Rhodes, à Saint-Colomban de Sillery. M. Rhodes en a deux champs de 3 à 4 arpents de superficie chacun, et cette année un seul de ces champs lui a donné un revenu de \$1,600 ou une moyenne de \$400 l'arpent.

— Le 14 août a été achevé un des chefs-d'œuvre de l'art gothique. A dix heures du matin la croix a été plantée sur la tour sud de la cathédrale de Cologne. C'est le 14 août 1248 que la pierre fondamentale a été posée par l'archevêque Conrad, de Hochstaden.

On a donc mis juste 632 ans pour achever ce superbe édifice, qui est un des plus beaux ornements de l'Eglise catholique.

— Parmi les 78 pères jésuites et novices qui, expulsés de France, se sont réfugiés à la Chartreuse de Luzol, à une petite distance de Valence, dit la Epoca de Madrid, il faut signaler le grand physicien P. Luigi, le remarquable mathématicien P. Cartucci, l'éminent historien P. Jouvein, l'illustre P. Garochi et autres rédacteurs de la revue la Civiltà cattolica, qui se publie à Florence comme organe de la papauté.

— M. Wm. Clark, qui réside près de Bryson, comté de Pontiac, a reçu instruction du gouvernement de Québec, de ramasser deux boisseaux de graines de pin blanc et autant de pin rouge, pour être exportée en Belgique, où des expériences vont être faites sur une grande échelle pour la culture des pins canadiens. M. Clark conseille d'exporter de jeunes arbrisseaux, qui réussiraient peut-être plus que la graine.

— M. Jos. Leroux doit faire, avec la permission du comité des citoyens, une

médaille commémorative de l'Exposition de la Puissance. Elle représentera, d'un côté, le "Castor" reposant sur deux "Feuilles d'Erable," avec les mots "Souvenir de l'Exposition de la Puissance tenue à Montréal en septembre 1880"; de l'autre, le Palais de l'Exposition, avec les mots anglais To commemorate the Dominion Exhibition held in Montreal, september 1880. La médaille sera argentée. Elle sera frappée sur le terrain même de l'Exposition et vendue pour 25 centins.

— Un correspondant qui a parcouru l'Albanie dit qu'il y a une entente parfaite entre les Albanais du nord, du centre et du sud, pour la défense de Janina, Arta et Previsa. Le désir général, dans le nord, est de régler au plus tôt la question monténégrine, afin d'être libre pour agir en Epire. Plusieurs districts réunis ont promis de mettre sur pied un contingent de 48,000 hommes. Ils comptent beaucoup sur le rendement du maïs, qui, croit-on, peut donner cette année, la subsistance à toute l'Albanie pour trois années.

— Nous avons annoncé que le R. P. Beks, général de la Compagnie de Jésus, a célébré le 50e anniversaire de sa profession religieuse. La Voce della Verità, qui, à cette occasion, lui a fait une belle adresse, annonce que le P. Marc Rossi a offert au Révérend Père, en souvenir de sa profession religieuse, un crucifix ayant appartenu à saint Louis de Gonzague. Ce don ne pouvait être mieux placé; le crucifix soutient le chrétien dans les tribulations, et l'illustre P. Beks subit à cet instant la plus terrible des épreuves.

— Un ingénieur français nommé Parodi prétend avoir découvert une méthode de transporter de grandes quantités d'électricité à de longues distances et de les répartir sur divers points comme le gaz et l'eau. On produit de la façon ordinaire de l'électricité de tension suffisante, mais au lieu de la transmettre par les fils ou câbles habituels, on la transporte par d'immenses tuyaux continus, ayant les mêmes qualités que les bouteilles de Leyde. La tension est partout uniforme, et il est ainsi possible de détourner le fluide dont on peut avoir besoin sur divers points pour une entreprise industrielle.

L'invention peut se passer de machines à vapeur. La vapeur peut être remplacée par des chutes d'eau et l'on effectue une grande économie dans la production de l'électricité. L'inventeur croit que le Niagara pourrait être utilisé et l'électricité transmise de la chute du Fer à Cheval à New-York ou à Boston.

PENSÉES

Pourquoi a-t-on dit "le char de l'Etat"? Parce qu'il s'embourbe quelquefois et qu'il est sans cesse assiégré de mouche du coche. G. M. VALTOUR.

Pourquoi, par la crainte de l'avenir, empoisonner le présent?—Certes il y a de la folie, parce que l'on craint d'être malheureux un jour, à se rendre malheureux dès aujourd'hui. SENEQUE.

Ne parlons jamais de nous ni en bien ni en mal; en bien, parce que l'on ne nous croirait pas; en mal, parce qu'on nous croirait. CONFUCIUS.

Il y a des sottises bien habillées comme il y a des sots bien vêtus. CHAMFORT.

Trois choses sautent aux yeux: La vérité, la femme et le chat.

On ne va jamais plus loin que lorsque l'on ne sait pas où l'on va.

On confond facilement le galant homme avec l'honnête homme en oubliant que pour le second, l'honnêteté n'est souvent qu'un but, tandis que, pour le premier, elle est toujours au point de départ.

Les infirmités sont les jouissances de la vieillesse.

La flatterie doit être bien agréable lorsqu'on y croit, puisqu'elle l'est même lorsqu'on n'y croit pas.

Les hommes veulent bien qu'on rie de leur esprit, mais non pas de leurs sottises.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 centins la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

Toux. — Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangée au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge. — LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les Orateurs et les Chanteurs reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE UN MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Défiiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchite Troches" se vendent seulement par boîtes.

LE JEU DE DAMES

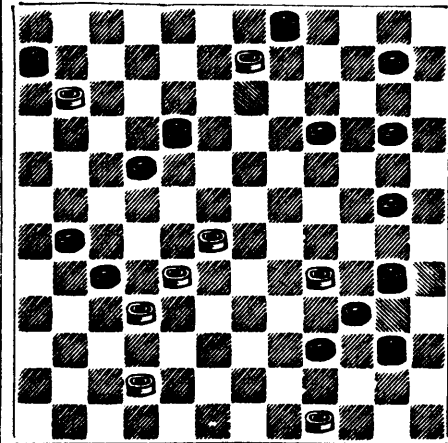
Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 229 Montréal.—N. Chartier, J.-O. Pément, R.H. Denis. Québec.—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Saint-Hyacinthe.—MM. F. Charbonneau et Joseph Poullot, E. Laplante, Z. Vézina.

PROBLÈME No. 231

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield Mass. NOIRS.



BLANCS. Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 229

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
13 8	41 13
71 65	4 15
66 60	53 66
65 59	52 65
57 50	51 68
69 62	68 70
55 49	43 45
34 28	70 34
28 6	19 32
6	72 et gagnent.

Notre agent, M. E. Stevens, se prépare à visiter les places suivantes:

- Oxford Plain
- Webster
- Southbridge
- North Groovnosdale
- Putnam
- Danielsonville
- Wauregan
- Jewitt City
- Taftville
- Oakum
- Baltic
- Willmantic
- Quidnic
- Watick
- Pittsfield
- South Adams
- North Adams
- Williamstown
- Troy
- Cohoes
- Glen's Falls
- Whitehall
- Rutland
- Vergennes
- Burlington
- St-Albans
- Montréal.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL. 9 septembre 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOURÉUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPÉ, 693, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 233.—MM. V. Gagnon, F. Côté, Z. Delaunais, Québec; Un ami des Echees, Ottawa; Trifluvien, Trois-Rivières; F. Dugas, M. Toupin, Montréal.

CORRESPONDANCE

J. W. S., Montréal.—Journaux reçus. Merci. A. C. Saint-Jean.—Le prix d'abonnement du Chess Monthly est de \$2.50, de la Stratégie, \$4.00.

X. B., Berthier.—Lorsqu'on fait avantage du Plon, on doit donner celui du Fou du Roi. Celui qui reçoit avantage de plusieurs traits ne peut en us- r qu'à la condition de ne pas dépasser son terrain, c'est à-dire l : moitié de l'échiquier.

NOUVELLES

—Le Herald, de New-York, doit publier bientôt une colonne d'échecs dans son édition hebdomadaire.

—Un autre envoi de problèmes qui avait obtenu un prix dans le cinquième Congrès d'Echecs Américain, a été démolit; un des problèmes avait deux solutions.

—Un correspondant adresse au Hartford Times un problème aux proportions gigantesques. Les Blancs jouent et font échec et mat en 485 coups, avec un Cavalier qui doit passer sur toutes les cases de l'échiquier!

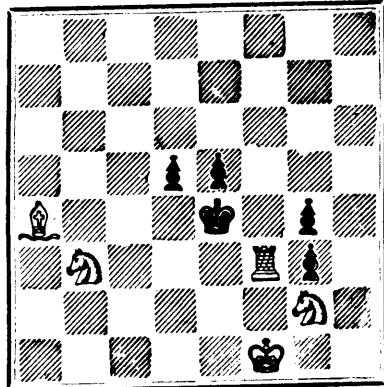
—Nous recevons parmi nos échanges une charmante petite revue, de 32 pages, intitulée: Heures de Loisir, et publiée tous les mois à Paris, par M. P.-L.-B. Sabel. C'est un recueil agréable de jeux d'esprit et de combinaisons qui n'érite sans contredit la première place parmi les livres d'amusement. L'abonnement régulier est de dix-huit francs par an, mais, par une faveur toute spéciale, il sera fait une remise de six francs, sur le prix d'abonnement pour un an, en faveur des abonnés de L'OPINION PUBLIQUE.

Nous nous sommes empressés de publier la bonne nouvelle, et nous espérons fermement que nos lecteurs sauront profiter de cette occasion unique de se procurer une revue aussi intéressante, à un prix modique. L'abonnement doit se faire par un mandat sur la poste. Adresse: P.-L.-B. Sabel, 150, Boulevard Magenta, Paris.

PROBLÈME No. 235.

Composé par M. LEPRETTEL, Marseille, France.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution de la fin de partie No. 7.

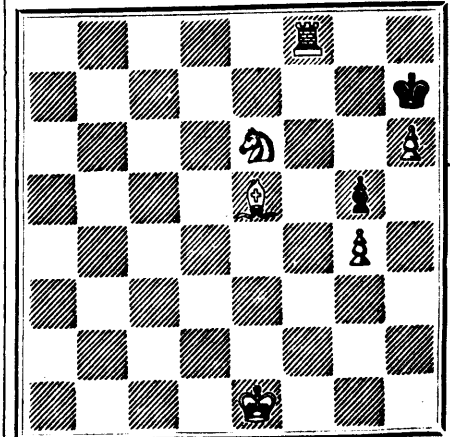
Blancs.	Noirs.
1 C3e F	1 F1er T!
2 C4e T	2 F7e C
3 C5e F	3 F1er T
4 C7e C, 6°heo	4 R2e D
5 R pr F (a)	5 R1er F. Remise.

(a) Les Blancs ne peuvent gagner un temps, pourvu que les Noirs jouent les coups justes. La partie ne peut être gagnée que lorsque le Roi blanc commande les cases 6e C et 7e F.

PROBLÈME No. 236.

Composé par M. J. W. SHAW, Montréal.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution du problème No. 233.

Blancs.	Noirs.
1 F1er D	1 R5e:F ou 5e R
2 D5e R ou 5e F D	2 R6e:D
3 D5e:D, mat.	

LA PLUS GRANDE EXPOSITION DU CANADA

Déploiement colossal

Merveilles de l'Art

DANS LA CITÉ DE

MONTREAL,

LES

14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23 et 24

SEPTEMBRE

Programme sans précédent sur le continent ; quinze jours d'amusements et de réjouissance de toutes sortes.

Huit magnifiques bâtisses pour l'exposition. Le plus beau terrain que l'on puisse voir sur le continent pour une exposition.

L'exposition comprendra d'abord un immense déploiement de machines en mouvement, montrant les différents procédés de diverses fabrications, et des spécimens des produits agricoles, horticoles, industriels et minéraux du Canada et du monde entier.

Les amusements qui accompagneront l'exposition sont nombreux et dignes d'attirer une foule immense. Il ne sera peut-être jamais offert un spectacle aussi complet au Canada.

Tournoi de Crosse

Consistant en une série de parties devant être jouées entre les meilleurs Clubs du monde entier, et offrant une magnifique occasion de jouir pleinement du coup-d'œil unique qu'offre notre jeu national.

Expériences de torpilles

Dans le port, faisant voir les effets terribles de ces effroyables engins de guerre.

Splendide feu d'artifice

Accompagné d'une illumination de la Montagne au Feu de Bengale, d'une magnifique exhibition de pièces montées, de la décharge de deux cents bombes énormes éclatant dans les airs et laissant échapper des myriades d'étoiles multicolores.

Ascensions en ballon

Grandes fêtes musicales

Jeux athlétiques

Expériences de la lumière électrique

Musique tous les soirs sur les carrés publics par trois fanfares militaires de premier ordre

Excursions à bon marché de toutes les parties du pays et des Etats-Unis

VOIR LE PROGRAMME

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts. — Cie. de Cartes NASSAU Nassau, N.-Y.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 4 sept. 1880.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, etc.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Blé par minot, Pois, Orge, etc.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Beurre frais à la livre, Beurre salé, etc.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, etc.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Pommes au baril, Patates au sac, etc.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Canards (sauvages) par couple, Canards (noirs) par couple, etc.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Bœuf à la livre, Lard do, etc.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, etc.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs., Bœuf, 2me qualité, etc.

Table with 4 columns: Item, Unit, Price, and another unit. Includes Foin, 1re qualité, par 100 boites, Foin, 2e qualité, etc.

PROVERBES

"Nul ne peut être malade lorsque l'estomac, le sang, le foie et les reins sont dans un état sain, et c'est ce qu'on obtient en se servant des Amers de Houblon."

"Les Amers de Houblon sont toniques, très nourrissants, un appétitif puissant, un fortifiant et le premier curatif du temps."

"Impossible d'être longtemps malade si vous faites usage des Amers de Houblon."

"Pourquoi tant de guérisons opérées par les Amers de Houblon ?"

"Parce qu'ils donnent une bonne digestion, enrichissent le sang et donnent le bon fonctionnement à tous les organes."

"Quelle que soit la maladie dont vous souffrez ou l'état de votre esprit, soyez certain que les Amers de Houblon vous feront du bien."

"N'oubliez pas que les Amers de Houblon ne font jamais de mal, mais toujours du bien, et cela, toujours et sans cesse."

"Servez-vous des Amers de Houblon pour purifier votre sang, régulariser votre estomac et vous donner une bonne haleine."

"Les Amers de Houblon calment les nerfs et provoquent le sommeil réparateur."

"Les Amers de Houblon font disparaître la torpeur du foie et la maladie des voies urinaires, deux causes de trouble dans l'organisation et qui mettent la santé en danger."

Essayez les AMERS DE HOUBLON pour la Toux et toute autre douleur

A vendre chez tous les pharmaciens.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE !

FER BRAVAIS. Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSE BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES

A partir de Mercredi, le 23 JUN 1880, les trains partiront comme suit:

Table with 4 columns: Train Name, MIXTE, MALLE, EXPRESS. Includes Départ de Hochelaga pour Hull, Arrivée à Hull, etc.

(Trains locaux entre Hull et Aylmer.)

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place-d'Armes.

BUREAU DES BILLETS, 13 Place d'Armes, 202 Rue St. Jacques, Montréal.

Via-vis l'Hôtel St. Louis, Québec.

L. A. SÉNÉCAL,

Surintendant-Général.



Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Soumissions pour matériel roulant

Le temps pour recevoir les soumissions pour fournir le matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien devant être livré durant les quatre prochaines années est de nouveau prolongé jusqu'au PREMIER OCTOBRE prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 20 juillet 1880.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. L. même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives.
16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département.
20 wagons de seconde classe.
3 wagons d'express ou de bagage.
3 wagons de poste et wagons fumeurs.
240 wagons de fret couverts.
100 wagons de fret découverts.
2 charrettes pour le déblaiement de la voie.
2 charrettes à neige.
2 charrettes en saillie.
50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba.

En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MAI prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le soumissionnaire recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER jour de JUILLET prochain.

Par ordre, F. BRAUN,

Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par le protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché \$1.00 même par la poste \$1.20

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITED).